





**R**ien n'est plus périlleux que l'écriture d'une biographie. Le risque est de faire des torsions historiques autour d'une centralité exacerbée, et ceci par des procédés narratifs qui illusionnent, celles et ceux qui lisent, quand à la place réelle de la personne ainsi racontée. Ce décalage nécessaire, qui est le fondement même de la biographie, déforme ce qu'elle décrit comme sous l'effet d'une loupe. Bien sûr elle puise dans des faits historiques, mais elle reste néanmoins un style littéraire, au même titre que le thriller, la science-fiction ou le conte. Nos sources sont multiples et, évidemment, très partielles. La biographie ne décrit pas une vie mais ce que nous en savons. Notre intention dans ce petit livre est de présenter Simon Radowitzky dans le contexte qui est le sien, sans volonté d'en faire un super-héros, un martyr ou une « personnalité historique ». « Ni dieu, ni maître » est une rime anarchiste de « Ni croyance, ni exemple ». Ce livre donne donc à lire un peu de ce qu'il se passe en Ukraine et en Argentine, en ce début de XX<sup>ème</sup> siècle, à travers le parcours de vie tumultueux d'un anarchiste juif ukraino-argentin. Simon Radowitzky est un de celles et ceux, innombrables et intemporels, qui, face à l'existant, décident de l'affronter. De s'y confronter de mille façons, sans s'imaginer être l'épicentre fantasmé d'une nécessaire destruction. Une histoire singulière qui a retenu notre attention et que nous voulions partager. « *Je ne suis rien, mais pour chacun de vous je suis une bombe* » aurait-il dit – cette courte introduction lui est dédiée. Et aux autres innombrables.







## L'Argentine des migrations

De 1880 à 1916, les gouvernements conservateurs se succèdent en Argentine, ancienne possession espagnole devenue indépendante en 1810. Figueroa Alcorta arrive au pouvoir le 12 mars 1906, dans la lignée de Manuel Quintana sous le mandat duquel il était vice-président. Cette « République conservatrice » se lance dans l'adaptation de l'économie argentine aux besoins européens avec l'aide de capitaux britanniques : extension des réseaux ferroviaire et portuaire, investissement dans les secteurs de l'élevage et de l'agriculture à grande échelle, modernisation de nombreuses industries... Le besoin de main-d'œuvre est alimenté entre 1870 et 1930 par une politique de migration majoritairement d'Européens, fuyant misère économique, répression politique ou cherchant des jours meilleurs. Durant cette période, environ trois millions d'entre eux, dont près de la moitié de femmes, immigrèrent en Argentine ; mais tous n'y restent pas – en 1914, un tiers de la population argentine est immigrée. Pour les mêmes raisons qu'en Europe, les migrantes sont majoritairement cantonnées dans des métiers considérés comme féminins (service, éducation, soins, prostitution, etc.) et dans le rôle de femme-mère, gestionnaire du foyer et reproductrice.

Si une grande majorité arrive avec les mêmes carcans culturels et la même morale religieuse que les Argentins, une partie de ces migrants et migrantes apporte aussi avec eux les pratiques et les théories révolutionnaires naissantes en Europe. La lutte contre l'exploitation économique, la domination masculine, la famille, la religion – pour ne citer que celles-ci – sont des problématiques qui traversent diversement les différents groupes qui se constituent. Certains s'affirment socialistes ou anarchistes, d'autres plus spécifiquement féministes, antimilitaristes, etc. De chacune de ces approches naissent des collectifs de lutte, de réflexion ou d'entraide, parfois de façon éphémère. Qu'ils s'installent dans des zones rurales ou urbaines, ces migrants se retrouvent de nouveau face à des conditions de vie et de travail qui ne sont pas sans rappeler leur exploitation en Europe. Mêmes causes, mêmes conséquences : les ouvriers commencent à s'organiser dans des sociétés d'entraide et le premier syndicat professionnel, celui des typographes, naît en 1857. L'année suivante, à peine cinq ans après l'abolition officielle de l'esclavage en Argentine, des afro-argentins – descendants d'esclaves africains – lancent le premier journal ouvrier, *El Proletario*. Dès 1860, des journaux et des associations voient aussi le jour en italien, en français ou en russe. Parallèlement aux restructurations économiques et politiques, les systèmes judiciaire et pénitentiaire s'adaptent. En juillet 1873, une colonie pénitentiaire est installée près de la petite localité de Ushuaïa (quelques centaines de personnes à cette époque, et plus d'un millier en 1940), dans la partie argentine de l'île de Tierra del Fuego – région colonisée par les missionnaires britanniques puis les autorités ar-

gentines au prix d'un « ethnocide » des populations autochtones. Dans cette région, les saisons sont peu marquées et le climat est froid toute l'année avec des températures comprises entre 0 et 10°. La brume et la neige apporte une humidité constante et des vents très violents balayent parfois les côtes. Par ces conditions climatiques et son éloignement, cette région devient la « Sibérie argentine ». L'ingénieur Castello Maratgia est nommé directeur de la colonie pénitentiaire en 1900, lorsqu'elle devient officiellement bagne pour récidivistes. La première pierre est posée en 1902 par les prisonniers eux-mêmes, mis aux travaux forcés. Tentatives d'évasions et mutineries contre les conditions de détention se multiplient. Le bagne des « récidivistes », sous autorité directe de l'armée, est construit et vient s'ajouter à l'ensemble des cellules déjà présentes dans les commissariats et les pénitenciers.

Tout au long de la traite atlantique des esclaves africains, Buenos Aires est un port de transit incontournable dans ce trafic. Du XVI<sup>ème</sup> siècle à son interdiction progressive au cours du début du XIX<sup>ème</sup> siècle, puis son abolition en 1853, les colons européens mirent en esclavage des personnes venues essentiellement d'Afrique de l'ouest dans des exploitations agricoles et minières sur tout le territoire argentin. Dans certaines provinces argentines, les esclaves africains représentent plus de 50 % de la population. Certains d'entre eux sont « employés » dans des forces armées supplétives au fort taux de mortalité, exclusivement constituées de noirs et de mulâtres distinctes des autres. D'autres sont « employés » dans l'artisanat par un petit patron. Dans la première moitié du

XIX<sup>ème</sup> siècle à Buenos Aires, ils sont environ 30 % de la population de la capitale argentine. Malgré l'abolition formelle, la ségrégation et le racisme restent le quotidien de ces afro-argentins dont les conditions sociales font d'eux les plus défavorisés d'Argentine. L'afflux de migrants européens, les épidémies répétées, les pertes militaires, une mortalité accrue chez les plus pauvres, le métissage et les migrations vers l'Uruguay sont avancés pour expliquer la forte diminution de la population afro-argentine au long de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle jusqu'à ne représenter officiellement que 2 % de la population totale en 1887. Des phénomènes d'urbanisation et de pauvreté poussent nombre de ceux vivant dans les régions agricoles à s'installer dans les centres urbains pour y former une sorte de sous-prolétariat ségrégué. Les influences afro-argentines sur la culture populaire urbaine sont alors telles qu'elles alimentent, aux côtés de la mazurka ou de la valse, la naissance du tango et de son argot *lunfardo* par l'apport de termes issus de langues africaines. Après la parution de *El Proletario* une vingtaine d'autres journaux afro-argentins voient le jour dans les décennies suivantes. Le terme raciste de *negro* en vient progressivement à désigner aussi les déclassés, les marginaux et plus généralement tous les travailleurs pauvres, afro-argentins ou non.

Des raisons identiques à celles évoquées pour le déclin démographique des afro-argentins sont données pour expliquer celui des populations amérindiennes d'Argentine. Les mélanges dans certaines régions et la multiplication des exploitations de bétail sur de grandes étendues ont donné lieu à



Migration - Buenos Aires - 1915

---

l'apparition des *gauchos*. Désignant tout aussi bien le propriétaire d'un ranch, l'ouvrier ou le gardien de troupeau, ou sa femme, ce terme générique cache des disparités sociales énormes et une réalité bien différente de l'imaginaire populaire qui en fait un symbole de liberté.

## **Anarcho-syndicalisme et propagande par le fait**

À l'image d'autres tendances politiques révolutionnaires (dont nous ne parlerons pas ici), les anarchistes – parce que souvent eux-mêmes ouvriers – sont très actifs parmi les ouvriers et les désœuvrés. La présence anarchiste en Argentine prend forme dès la fin de la Commune de Paris (1871) avec la création de la première association anarchiste Centro de Propaganda Obrera (Centre de Propagande Ouvrière) en 1876 et de la première publication *El Descamisado* (Le Miséreux) en 1879. Des migrants français, espagnols et italiens sont à l'origine des premiers groupes ou journaux qu'ils éditent dans leur langue usuelle, comme *Le Prolétaire* ou *La Anarquía* en 1882. La naissance en 1884 du Circulo Comunista Anarquico (Cercle Communiste Anarchiste) par des italo-argentins, l'arrivée d'un nouveau groupe d'anarchistes italiens l'année suivante – dont le « propagandiste » Errico Malatesta –, puis la création du premier syndicat en 1887, celui des boulangers, par ces mêmes anarchistes italiens, ont parfois fait dire à des historiens que la diffusion de l'anarchisme en Argentine est la marque de l'immigration italienne ! L'anarchisme en Ar-

gentine est à l'image de celui d'Europe, multiple et remuant. Certains groupes ou périodiques se réclament anarcho-syndicalistes, anarchistes-communistes ou individualistes. Sans que les différences soient toujours aussi tranchées. *La Question Sociale* (En italien. 1885 – 1886), *El Oprimido* (L'Opprimé / 1894 – 1897) ou *El Rebelde* (Le Rebelle / 1898 – 1903) sont plutôt anarcho-syndicalistes et partisans de l'organisation ouvrière alors que *El Perseguido* (Le Persécuté / 1890 – 1897), *La Liberté* (En français. 1893 – 1894), *La Voz De Ravachol* [La Voix de Ravachol], ou *Demoliamo* (Démolissons / En italien et castillan) défendent la propagande par le fait et les groupes affinitaires, comme le font des groupes tels *Tierra y Libertad* (Terre et Liberté / 1889), *Los Desheredados* (Les Déshérités), *La Libre Iniciativa* (La Libre Initiative), *La Expropiacion* (L'Expropriation) ou *Los Hambrientos de Barracas* (Les Affamés de Barracas – du nom d'un quartier de Buenos Aires). *La Revolucion Social* (1896) est dans l'entre deux. À cette liste de journaux et groupes de Buenos Aires s'ajoutent ceux existant à Rosario ou Bahia Blanca qu'il serait trop fastidieux de lister ici. De nombreux textes anarchistes sont ainsi traduits, imprimés et diffusés, de *La Conquête du pain* de Kropotkine à la déclaration de Ravachol à son procès, de réflexions sur l'amour libre à des revendications de violence révolutionnaire. Il existe aussi quelques communautés agricoles expérimentant les théories sur la collectivité et le partage. *La Protesta Humana* (La Protestation Humaine) est créée en 1897 sur des bases anarcho-syndicalistes. Sans en être le journal officiel, elle est proche de la Fédération Ouvrière Argentine (FOA) qui naît en mai 1901 d'un regroupements

d'anarchistes, de syndicalistes et de socialistes ; la même année que celle de la mort de Cosme Budislavich, premier ouvrier à mourir en Argentine lors d'une grève réprimée. En 1902, pour la première fois, une grève d'ouvriers du port se transforme en grève générale et fait céder le gouvernement. La loi 4144 dite « Loi de Résidence » est votée la même année, après cette série de grèves dans le secteur portuaire, et permet aux autorités d'expulser du pays tout étranger suspecté ou accusé d'agitation politique ou de trouble à l'ordre public. Cette loi complète la création d'une section spéciale de la police chargée des grévistes et des anarchistes. Des centaines d'entre eux la subissent. En 1897 déjà, un criminologue argentin, Francisco de Veyga, considère que « *la délinquance anarchiste est un problème d'hygiène sociale qu'il faut régler par des moyens policiers* ». Les criminologues argentins s'inspirent alors largement des pratiques et théories de leurs homologues d'Europe qui classent les individus selon des critères physiques, créent et hiérarchisent des groupes humains et en déduisent des caractères innés ou des prédispositions à la violence, à la misère, au vol, à l'adultère, au meurtre, à la saleté, etc. Les socialistes quittent la FOA et créent l'année suivante, en 1903, l'Union Générale du Travail (UGT). En 1904, *La Protesta Humana* change de nom pour devenir *La Protesta*. En 1905, lors de son cinquième congrès, la FOA devient la Fédération Ouvrière Régionale Argentine (FORA) en adoptant « *les principes économiques et philosophiques du communisme anarchiste* » et le sabotage comme arme de lutte. Elle regroupe une centaine de sociétés ouvrières. Pour sa présence dans les incessants conflits qui se-

couent l'Argentine, la FORA subit les foudres de la répression, sous les ordres du chef de la police Ramon L. Falcon. Le premier mai 1904, la police disperse la manifestation de la FORA et fait un mort, Jesús Pereyra, et une centaine de blessés, puis neuf autres morts lors des manifestations de protestation qui s'ensuivent. Le 21 mai, neufs grévistes sont tués et des dizaines blessés. En juillet 1907, six ouvriers sont tués près de Buenos Aires. Après le sanglant premier mai 1909, la répression d'État s'accroît, 1910 étant l'année du Centenaire de l'indépendance. Des personnalités politiques et royales sont attendues pour des festivités grandioses et les autorités ne veulent pas de débordements. En 1910, afin d'empêcher tout débordement et grève lors des cérémonies du Centenaire de l'indépendance, une « Loi de Défense Sociale » est votée pour faciliter de nouveau l'expulsion de tout « *fauteur de troubles* », anarchiste ou non. Début mai, plusieurs syndicats appellent à la grève générale lors des célébrations qui doivent débiter le 25 de ce mois. Le 14 mai, l'état d'urgence est décrété par le gouvernement, provoquant arrestations et interdictions de journaux dans les cercles de la FORA et de l'UGT, auxquels s'ajoutent les violences des milices nationalistes anti-ouvrières qui dévastent et tabassent. Cette répression policière affaiblit considérablement les organisations syndicales qui mettront quelques années pour s'en remettre : la première grève générale depuis la répression ne viendra qu'en octobre 1913. Les sociétés ouvrières se réorganisent doucement et après plusieurs tentatives sans lendemain de l'UGT, celle-ci décide de rejoindre la FORA en 1914. En 1915, lors de son neuvième congrès, la déclaration sur les principes anarchistes est

supprimée. Une minorité refuse et sera connue par la suite sous le nom de FORA du V<sup>ème</sup> Congrès (anarchiste), la majorité devenant la FORA du IX<sup>ème</sup> Congrès (syndicaliste). À travers tout le pays, les grèves se multiplient. En 1917, les quelques 140 grèves se soldent par des victoires syndicales mais aussi par la mort de 26 ouvriers et d'une centaine de blessés. Deux cent mouvements de grève secouent l'année 1918. En décembre 1918, les ouvriers d'une usine métallurgique se mettent en grève et tentent de bloquer la production, mais le patron emploie des gros bras pour défendre les briseurs de grèves. Le 7 janvier, une bagarre éclate entre grévistes et gardes armés, les pierres volent et les balles fusent. Résultat, quatre morts. Le lendemain, des armureries et des commissariats sont attaqués, des églises brûlées, des barricades érigées dans les rues. Les deux FORA appellent à la grève générale. Buenos Aires est bloquée. Le 10, l'armée entre dans la ville et attaque les manifestants, arrête, tue, ferme les locaux, détruit le matériel... Plus de mille personnes perdent la vie lors de cet assaut. Le coup est dur. Cet épisode des luttes ouvrières argentines est connu sous le nom de « Semaine Tragique ». Les milices, qui pendant la répression se lancèrent dans la chasse à l'ouvrier, au « Russe », se transforment en Ligue Patriotique Argentine. Lors des centaines de luttes et grèves auxquelles elles participent, la FORA syndicaliste opte plutôt pour des tentatives de négociations avec les autorités étatiques alors que la FORA anarchiste préfère imposer ses revendications dans un rapport de force directe avec les patrons. Malgré leurs différences, les deux s'unissent systématiquement lors des campagnes de soutien aux prisonniers,

toujours prêtes à appeler à la grève générale dans tous les secteurs. En définitive l'une comme l'autre, selon les moments et selon les situations, restent présentes et actives lors des conflits sociaux qui secouent l'Argentine jusqu'en 1930. En septembre 1930, le coup d'État du général Uriburu est le début d'une longue répression contre les anarchistes de la FORA, d'une suite de procès et de condamnations au bague pour des ouvriers, des syndicalistes, des étudiants, et d'une manière générale pour toute personne suspectée de propagande anarchiste. Joaquin Penina, né en Espagne en 1905 et installé en Argentine pour fuir le nouveau régime mis en place par Primo de Rivera en 1923, est un anarcho-syndicaliste très actif lors des grèves de 1928 dans le nord de Rosario. Il est fusillé en septembre 1930 pour « propagande anarchiste ». La FORA syndicaliste, quant à elle, devenue l'Union Syndicale Argentine en 1922, se rapproche d'une organisation syndicale socialiste pour former début 1930 la Confédération Générale du Travail (CGT).

Présentes dans les associations de défense des prisonniers, dans des groupes informels de travailleuses ou parfois dans les colonnes des journaux anarchistes, des migrantes anarchistes s'organisent collectivement dès 1880. Les deux premières grèves exclusivement d'ouvrières ont lieu en 1881 et en 1888. La Société Cosmopolite des Ouvrières Couturières, fondée en 1893, est le premier syndicat créé en Argentine par des ouvrières elles-mêmes. Les femmes représentent alors plus de 15 % des emplois de l'industrie. Impulsée par Virginia Bolten, la première publication anarchiste féministe *La Voz*

*de la Mujer (La voix de la femme)*, sous-titrée « Ni Dieu, ni patron, ni mari », est éditée à partir de 1896, suivie dans les premières décennies du siècle suivant par *Nuestra Tribuna (Notre Tribune)*. Dans ces périodiques des femmes expriment leurs revendications, dénoncent leur situation quotidienne et les places qui leur sont réservées. Le quotidien des anarchistes argentins est fait de misère ouvrière et lorsque des militants sont envoyés en prison ou deviennent clandestins, leurs compagnes se retrouvent à devoir gérer cela, en plus de toutes les tâches du quotidien, diminuant de fait le temps passé à militer pour leurs idées anarchistes et les renvoyant encore plus dans un rôle de gestionnaires du foyer. Dans un milieu politique qui critique la situation faite aux femmes, ceci est un sujet récurrent dans les écrits des féministes argentines. Par manque de temps, la plupart des militantes fréquentes des groupes mixtes sans avoir les possibilités de s'auto-organiser réellement. En 1902 se constitue le groupe de femmes dénommé Las Libertarias qui déclare : « *Compagnoñes. Dans presque toutes les villes du monde civilisé, les femmes prolétaires s'unissent et essayent de s'émanciper en s'imposant à la bourgeoisie exploitante. Unissons-nous, femmes prolétaires, non seulement pour élargir notre groupe, mais aussi pour nous instruire réciproquement. Les luttes partielles que nous soutenons maintenant peuvent être prochainement solidaires et contemporaines de celles de tous et toutes les travailleurs, sans distinction de sexe* ». Deux ans plus tard un éphémère Comité de Grève Féminine, proche de la Fédération Ouvrière Argentine, voit le jour. Ces groupes de femmes – dont la plupart travaillent à la pièce dans et hors des ateliers et usines – rédigent

des manifestes qu'elle distribuent à la sortie des usines, dans les ateliers, ou dans les *conventillos* (bidonvilles populaires) pour celles qui travaillent chez elles. Elles appellent à la solidarité entre femmes et à la constitution de comités de lutte. Entre 1902 et 1905, plusieurs syndicats professionnels de femmes se montent à travers le pays. Parallèlement se créent plusieurs groupes dont l'un se transforme en 1907 en Centro Femenino Anarquista [Centre Féminin Anarchiste]. Pendant cette même période Juana Rouco Buela organise à Rosario le groupe Louise Michel. Leur manifeste se caractérise par un style véhément et combatif contre l'esclavage et l'exploitation dans le domaine quotidien de la famille et du foyer, et font leur la « liberté amoureuse » prônée par les anarchistes américaines de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. En 1900, environ deux mille cinq cents *conventillos* regroupent cinquante mille personnes dans quelques vingt mille chambres construites en bois et en taule. En général, dans ces chambres de vingt mètres carrés, louées pour l'équivalent d'un quart du salaire, sans eau ni installations sanitaires, s'entassent des familles ou des groupes de personnes seules. En août 1907, un décret municipal autorise une augmentation des loyers dans les *conventillos*. Pendant trois mois, dans environ un milliers de *conventillos* de Buenos Aires, Rosario et Bahia Blanca, les locataires tiennent tête aux propriétaires et refusent de payer les loyers, la FORA et l'UGT organisant des comités de lutte dans chaque quartier. Les femmes sont centrales dans cette lutte, tant par la place (forcée) qu'elles occupent dans la gestion quotidienne du foyer que par leur participation active dans les occupations, les prises de parole ou les manifesta-



Conventillo - Buenos Aires

---

tions – dont l'une est mortelle pour le jeune anarchiste Miguel Pepe tué par la police. La plupart des propriétaires finissent par plier et acceptent de ne pas augmenter les loyers.

Depuis 1901, le gouvernement argentin opte pour la mise en place d'un service militaire obligatoire. Mais cette nouvelle loi rencontre de nombreuses résistances et devient la bête noire des associations anarchistes antimilitaristes qui se multiplient en réaction. L'une d'elles, Luz al soldado, publie une revue du même nom, entre 1905 et 1913, centrant son activité sur la propagande au sein des casernes et la création d'une caisse de soutien aux déserteurs.

## Rébellion et répression

De cette transformation de l'Argentine en exportateur de céréales, de viandes et de produits issus des industries locales à destination de l'Europe, émerge une « classe moyenne ». Celle-ci porte en 1916 à la présidence – le suffrage universel (pour les hommes) et secret date de 1912 – le libéral Yrigoyen, membre du parti radical. (En Uruguay voisine, les réformes lancées par le président progressiste José Batlle y Ordoñez entre 1911 et 1915 incitèrent certains uruguayens et argentins, surnommés « anarcobatllistes », à le soutenir – comme par exemple Virginia Bolten). Confronté comme ses prédécesseurs à des conflits sociaux dans plusieurs provinces argentines, Yrigoyen opte le plus souvent pour la répression et donne carte blanche à l'armée et la police. Il entame des ré-

formes dans les secteurs pétrolier, du textile et de l'éducation supérieure mais les radicaux sont divisés sur la politique à suivre. De 1922 à 1928, Marcelo T. D'Alvear, un autre radical, est à la présidence. Les radicaux se heurtent à une vague d'attentats qui secouent le pays. Des groupes d'anarchistes multiplient les attaques à l'explosif contre des bâtiments, les expropriations – comprendre les braquages – et les tentatives d'assassinats. La presse et les organisations anarchistes et syndicales sont elles-aussi divisées sur le sujet. Mais elles soutiennent les prisonniers lorsqu'ils sont accusés de délits qualifiés de politique, comme Kurt Gustav Wilckens. Né en 1886 en Allemagne, Wilckens émigre vers les États-Unis en 1910 pour y travailler. Il multiplie les boulots avant d'être expulsé vers l'Allemagne en 1920 du fait de sa participation à plusieurs grèves. En cette fin d'année, il arrive en Argentine où il travaille comme docker et devient correspondant pour différents journaux anarcho-syndicalistes allemands. Muni d'une bombe, Wilckens tue le 25 janvier 1923 le colonel argentin Hector Benigno Varela. L'explosion de la bombe et les coups de feu foudroient le responsable de la mort de 200 ouvriers agricoles en grève, fusillés deux ans auparavant en Patagonie. Blessé par la bombe, Wilckens est arrêté. Le 15 juin 1923, il est tué en prison par Ernesto Pérez Millan, un militant nationaliste.

Le 6 septembre 1930, le général José Félix Uriburu renverse le gouvernement et prend le pouvoir : c'est le début pour l'Argentine d'une succession de coups d'État militaires et ce jusqu'en 1983, et le début pour le mouvement anarchiste ou syndical argentin d'une déferlante répressive...

## Judéo-argentins et *gauchos* juifs

Entre 1900 et 1914, environ 141000 juifs de Russie émigrent en Argentine, fuyant les pogroms, la répression politique et la misère économique. Juif est ici à entendre au sens de « issu des cultures yiddish », sans lien obligatoire avec les pratiques religieuses mais puisant ses racines dans les judaïsmes d'Europe centrale et orientale. La culture yiddish est née d'un processus de sécularisation de ceux-ci, et dont la langue germanique – souvent écrite en caractères hébraïques – s'est chargée d'emprunts à l'hébreu et aux langues environnantes. De nombreux écrits, livres et journaux reflétant une diversité des idées et des débats sont édités dans cette langue. Face aux violences faites aux juifs en Europe, la Jewish Colonization Association (Association de Colonisation Juive - JCA) lance dès 1891 un programme d'installation de juifs de Russie et d'Europe de l'Est dans de vastes colonies agricoles en Argentine (et aussi en Amérique du Nord et au Canada) dans lesquelles ces « *gauchos* juifs » vivent et sont exploités. Les visées politiques de la JCA sont assez éloignées du projet sioniste qui n'est alors qu'une idéologie balbutiante. D'autres arrivent par des réseaux différents. Certains s'installent dans les villes. À Buenos Aires, la plupart d'entre eux se regroupent

dans le quartier autour de la gare ferroviaire de Once de Septiembre (11 septembre), comme le font les autres communautés de migrants dans d'autres quartiers. Once est le centre politique et sociale pour bon nombre de judéo-argentins de Buenos Aires. Les anarchistes, nombreux parmi ces migrants, se fréquentent entre ressortissants des diverses communautés : argentins, italiens, espagnols ou catalans. Ils se divisent aussi entre anarcho-syndicalistes, individualistes, anarcho-communistes, partisans de l'action directe ou de la non-violence, etc. La bibliothèque russe est alors considérée comme le lieu de rencontre des anarchistes juifs, bien que d'autres tendances politiques s'y retrouvent également. À l'image de leurs pratiques politiques, individuelles ou collectives en Russie, les anarchistes juifs s'organisent sur le sol argentin, participent aux débats politiques et suivent l'actualité en Europe. Plusieurs journaux – parfois en langue yiddish, comprise des juifs d'Europe orientale et centrale – et associations existent alors en Argentine. Le syndicat *Arbayter Farband* (Union des Travailleurs), créé en 1909 à Buenos Aires par des anarchistes et socialistes juifs, est très critique des politiques « féodales » menées par la JCA dans les colonies agricoles, et est présent parmi les ouvriers juifs dans les villes argentines. Influencés par les écrits du pédagogue anarchiste Francisco Ferrer, certains militent aussi pour la création d'écoles juives laïques, en langue yiddish. Sous l'impulsion de la *Yidische Ratsionalistische Gezelshaft* (Association Rationaliste Juive), la première école, la *Fraye Idische Shule* (Ecole Juive Libre), ouvre quelques années plus tard. *Bourevestnik* – « L'oiseau annonciateur de tempête » titre d'un poème de Maxime Gorki dont

le dernier vers est « Que la tempête éclate avec plus de force » – est un des ces groupes d’anarchistes russes, juifs ou non, présents aussi lors de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai 1909. Sur leur banderole est inscrit « Mort au Capital et longue vie aux Anarchistes-Communistes », « Mort aux Cosaques ». Comme un petit air de Russie ! La répression n’épargne pas ces milieux anarchistes juifs qui voient leurs locaux fermés, leurs journaux interdits et leurs militants emprisonnés. Le 1<sup>er</sup> mai 1909 et la Semaine tragique de janvier 1919 se soldent par la destruction de matériel, l’incendie de locaux, sans compter les interdictions habituelles et les lynchages par les milices patriotiques, dans un mélange de violence politique et d’antisémitisme virulent. « Juif » et « Russe » deviennent synonymes lors des vindictes populaires, politiques ou médiatiques. La Bibliothèque russe est même détruite par les flammes. De la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle jusque dans les premières décennies du XX<sup>ème</sup>, l’antisémitisme en Argentine s’alimente aussi de la présence d’un vaste réseau de proxénètes juifs appelé Zwi Migdal et fondé par des « *parias de la communauté* » qui ont leur propre synagogue ou carré de cimetière. Cette « traite des blanches » gère plusieurs maisons closes, dont une dans le quartier de Once, avec pour prostituées de jeunes juives pauvres « importées » d’Europe de l’Est par le réseau qui les attire – ou les piège – avec des promesses d’une vie meilleure. Dans son livre consacré à la prostitution française à Buenos Aires, Albert Londres décrit dans un chapitre consacré spécifiquement aux « Polaks » une prostitution pour les plus pauvres ; contrairement à celle des *Franchuchas* (Françaises). S’il est un simple prétexte pour les antisémites, ce ré-

seau de prostitution et le sort fait à ces jeunes femmes est la cible d'attaques régulières de la part des journaux, associations ou organisations juives argentines. Un réseau d'entraide est mis en place par des femmes pour venir en aide à ces prostituées. En dehors des organisations de langue yiddish ou s'affirmant juives, et bien loin des institutions religieuses, de nombreux juifs et juives s'impliquent dans la création de syndicats, dans la mise en place de journaux, dans des associations de défense de prisonniers, dans l'action directe, etc. Ils représentent une part importante de ceux envoyés en prison ou au bagne pour des motifs politiques. Simon Radowitzky est l'un d'entre eux.



## Remous en Ukraine

Szymon Radowicki ou Simon Radowitzky (orthographe fixée par son usage en Argentine et dont l'origine semble polonaise) naît dans une famille juive pauvre installée dans le hameau de Stepnitz (en yiddish, actuel Stepantsi en Ukraine) au sud-est de Kiev. L'Ukraine est alors une province de l'empire russe. Sa date de naissance n'est pas connue précisément ; selon les documents consultés, il serait né le 10 septembre ou novembre 1889 ou 1891. Sa pierre tombale indique 1889 mais ne dit rien sur le mois. Situé dans ces régions de l'Europe orientale qui sont sous domination autrichienne, russe ou polonaise selon les époques, Stepnitz est un *shtetl* (terme yiddish signifiant petite ville), ces communautés quasi-autarciques (du hameau au quartier de villes) où vivent les juifs d'Europe de l'Est. Si l'autarcie est économique et contrainte par l'hostilité alentour, l'espace yiddish est perméable aux remous de son temps. Traversé et divisé face aux mouvements révolutionnaires, aux nationalismes, à la religion, aux sionismes... Il tremble de ces migrations vers les centres industriels et de son entrée dans le monde ouvrier. Ces communautés sont régulièrement attaquées lors d'épisodes de violences appelés *pogrom*, particulièrement sur le territoire de l'actuelle Ukraine dans les années 1881-1884 et 1903-1906. Des milliers de personnes assassinées et autant de villages détruits poussent de nombreux juifs à migrer pour fuir la misère à laquelle s'ajoutent régulièrement ces violences. Au début du siècle, la famille Radowitzky s'installe dans la ville industrielle de Ekaterinoslav (actuelle Dnipro). À

la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, Ekaterinoslav, avec une industrialisation croissante, devient la quatrième ville du sud de la Russie après Kiev, Jarkov et Odessa. Les travailleurs, majoritairement dans l'industrie métallurgique, ont une journée de travail de 14 -15 heures dans des conditions extrêmement précaires : dans l'usine Briansk par exemple, 2800 accidents du travail sont répertoriés en une seule année. Les ouvriers sont punis d'amendes, licenciés ou arrêtés pour les plus petites fautes, et la grande majorité des familles ouvrières habitent dans des rangées de maisons faites de terre et de paille. Le jeune Senka (diminutif de Simon) apprend un peu à lire et à écrire mais arrête rapidement l'école pour trouver un travail. Vers l'âge de dix ans, il devient apprenti serrurier chez un patron qui le loge sur une couchette sous la table de sa propre maison. Il se forge un début de convictions politiques en assistant à des discussions et à des rencontres organisées par la fille du serrurier, une étudiante. L'empire tsariste russe est alors traversé par de multiples contestations sociales et politiques. Face à l'exploitation et à la répression se dressent des révoltes ouvrières et paysannes, des grèves et des soulèvements, des destructions et des expropriations. Depuis la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'agitation révolutionnaire est un fourmillement de courants et de groupes politiques, d'actions collectives ou individuelles, violentes ou démonstratives, qui tourmentent l'empire. Les morts sont nombreux et les luttes féroces. Le pouvoir politique est attaqué au travers de grèves, de sabotages, de manifestations et d'affrontements mais aussi par des assassinats d'industriels, d'hommes politiques, de juges, de militaires et de flics. Les prisons et les bagnes se remplis-

sent et se désemplissent au fil des arrestations, des morts et des évasions. À Ekaterinoslav, les premières traces de propagande anarchiste datent de 1904. Cette année là, Simon Radowitzky est condamné à quatre mois de prison – car mineur – pour avoir diffusé de la propagande socialiste. En juin 1904, les ouvriers de Ekaterinoslav décrètent la grève générale pour obtenir la journée de dix heures. Simon est blessé au torse lors d'affrontements avec l'armée : il met six mois à récupérer. Peu de temps après, il est embauché dans l'usine sidérurgique Briansk dans laquelle il est élu « secrétaire-adjoint » du *soviet* (conseil ouvrier). Il renonce rapidement à cette charge pour cause de désaccord politique avec un délégué socialiste. Il passe ensuite six mois en prison pour avoir désarmé de son sabre et de son pistolet un soldat ivre. La peine prononcée est de trois années de déportation à Arkhangelsk mais son père obtient sa libération en raison de son jeune âge. Lors de ce passage en prison, Simon rencontre Fedosey Zubariev, un anarchiste très actif avec qui il sympathise : « *Dans cette prison, j'ai connu Fedosey Zubariev, un anarchiste très populaire qui jouissait d'une reconnaissance croissante auprès des ouvriers. Après notre libération, nous nous sommes rencontrés un jour dans la rue par hasard. Zubariev m'a exhorté à collaborer avec lui. Il avait écouté mon insignifiant discours pendant l'incident à l'usine et il pensait qu'avec ma manière de penser, j'étais plus proche de l'aile radicale du mouvement ouvrier. Moi, pourtant, j'étais encore un enfant ; la confiance qu'un combattant expérimenté m'offrait, me remplissait d'orgueil et j'acceptais la main que l'on me tendait* ». Faut-il en conclure que Radowitzky se joint à lui dans un groupe anarchiste ? Rien

n'est moins sûr. *« Au fond, j'en savais très peu sur les différentes théories révolutionnaires dans le mouvement ouvrier. Par intuition plus que pour toute autre raison, je pris pour compagnons de lutte les plus radicaux des gauchistes. Parmi eux, je trouvais la réponse que j'attendais à mes angoisses quant à la lutte et à mes désirs sociaux. Les anarchistes se dirigeaient vers chacun de nous, nous demandant avant tout de nous délivrer des préjugés contractés, effectuant ainsi la libération propre, cela allait bientôt contribuer grâce à l'action sociale, à l'œuvre d'émancipation générale. Une doctrine telle, avec mon propre tempérament recouvre entièrement l'activité sociale, sans que la politique du parti n'intervienne tant elle a porté préjudice à la libération de la classe ouvrière. Par sentiment et conviction, il y eut un enthousiasme de la libération et en fait, il appartenait instinctivement au mouvement libertaire avant de surmonter son existence. Ma participation dans les luttes sociales était complètement spontanée, c'était quelque chose que je portais dans le sang ; il surgit par ma propre initiative et j'étais seul inspiré par mon amour de la liberté et ma pulsion vers une activité révolutionnaire ».*

## **Manifestations, pogroms et exil**

Le 22 janvier 1905, à Saint-Petersbourg, une manifestation d'ouvriers se dirige vers le palais du tsar pour demander des amnisties et des améliorations de leurs conditions de vie. L'armée tire sur la foule, tuant une centaine de personnes. Les ouvriers de la ville se mettent en grève, bientôt suivis dans toute la Russie. Ce « Dimanche rouge » ouvre une période de

fortes contestations. Des soulèvements, des grèves, émeutes, meurtres et sabotages ébranlent la Russie jusqu'en octobre ; c'est ce que l'on a appelé la « Révolution de 1905 ». Durant cette année, les idées anarchistes se développent à Ekaterinoslav et dans ses faubourgs ouvriers (Amur, Chechelovka, Nizhnedneprovsk) parmi les travailleurs, qu'ils soient socialistes-révolutionnaires – déçus des choix politiques de leurs organisations – ou non. Tous les textes politiques sont alors imprimés et diffusés clandestinement. S'inspirant d'un passé récent ou d'un présent où la violence et l'assassinat politiques sont des évidences partagées par la plupart des révolutionnaires, des théories sur la grève générale et de l'action directe d'un anarchiste comme Kropotkine ou d'une pratique ouvrière de résistance et d'entraide, nombre d'ouvriers anarchistes s'organisent collectivement. Dans toutes les grandes villes du sud de la Russie se multiplient les attaques menées par des groupes d'anarchistes décidés à en découdre. Elles sont tout autant un moyen d'autodéfense pour les ouvriers contre les milices patronales et les flics, qu'un outil de propagande anarchiste qui vise à une révolution par l'élimination de leurs ennemis et la destruction de tous les rouages du système. L'un d'eux, le Groupe de Travailleurs Anarchistes-Communistes de Ekaterinoslav – auquel appartient Zubarev – se forme en juin dans le but de répandre la terreur parmi « *les vampires du travail [qui] doivent bien comprendre qu'à partir de maintenant leur festolement continuel est troublé une bonne fois pour toutes. Que toujours, où qu'ils aillent, la main de l'anarchiste vengeur sera suspendue au dessus d'eux, comme l'épée de Damoclès toujours prête à trancher, pour les prendre*

*par surprise lors d'un agréable banquet, dans un club, un restaurant ou dans les rues pleines de monde, dans leurs voitures, dans un train, lors d'une réunion, durant leur service ou dans leur propre maison. Ils ont joui de trop de tranquillité, ils ont trop usé les nerfs du prolétariat et sucé son sang. Le temps de payer est arrivé* ». [texte complet en annexe] Le 4 octobre, le Groupe de Travailleurs Anarchistes-Communistes de Ekaterinoslav pose une bombe dans la maison d'un industriel à Amur, le tuant sur le coup [texte de revendication en annexe]. Un passage extrait du livre *Les anarchistes russes* écrit par l'universitaire « anarchophile » américain Paul Avrigh donne une idée de la situation sociale et politique dans la région où Radowitzky vit, travaille et lutte : « *Pavel Golman, jeune ouvrier de Ekaterinoslav, est assez représentatif du terroriste d'alors. Fils d'un gendarme de village, il est employé aux chemins de fer de Ekaterinoslav ; en 1905, après avoir milité dans les rangs des Socialistes Révolutionnaires, puis des sociaux-démocrates, il adhère à Tchernoie Znamia (Drapeau Noir)*. « Ce ne sont pas les discours qui m'ont fait embrasser la cause anarchiste, expliquait-il, c'est la vie elle-même » *Golman fait partie du comité de grève de son entreprise et se bat sur les barricades durant la grève générale d'octobre. Il prend bientôt part aux expropriations et participe aux sabotages du réseau de chemin de fer dans les environs d'Ekaterinoslav. Blessé par une de ses bombes [lors d'une action, avec Zubariev, contre un train censé transporter un ministre], il est arrêté et transporté à l'hôpital sous bonne garde. Ses compagnons organisent une expédition pour le libérer, mais ils échouent ; Golman se suicide d'un coup de revolver. Il a vingt ans* ». À Ekaterinoslav, les anarchistes

sont particulièrement présent dans les ateliers ferroviaires et les usines Ezau, Briansk ou Shoduar. Radowitzky travaille alors de nouveau à Briansk. Début octobre 1905, il oblige, armé d'un pistolet, le conducteur de la chaudière de l'usine à tirer la sirène, signal convenu pour le début de la grève générale. Les ouvriers partent en manifestation, rejoints par ceux d'autres usines. À partir du 11 octobre, affrontements et barricades deviennent le quotidien des grévistes face aux militaires et aux flics. Armes à la main, ils résistent. On compte plus de 100 morts dans les deux camps en une semaine. Le 23 octobre, l'armée, dans une ambiance de répression et de pogroms meurtriers, tire sur les ouvriers de l'usine Briansk, faisant trois blessés. En représailles, un chef de Briansk sera abattu par l'anarchiste Mezhenniy le 26 mars 1907. La grève s'achève et la répression s'accroît. Dénoncé, Radowitzky est recherché par les flics. Sa famille et ses compagnons l'aident à quitter le pays. Il se rend en Galicie (alors austro-hongroise) et s'installe dans la ville de Lemberg (actuelle Lviv dans l'ouest de l'Ukraine). L'année 1906 est particulièrement mouvementée autour d'Ekaterinoslav : entre janvier et mars, des groupes d'ouvriers anarchistes-communistes enchaînent les expropriations et diffusent largement textes et journaux. L'été est la saison des bombes et des armes contre les ennemis : deux hauts responsables de la police et de l'armée sont abattus, de même que trois responsables d'usines, dix gardes et gendarmes ainsi que quelques balances ou infiltrés. Une dizaine de flics sont blessés au cours des attaques. Mais les arrestations et les morts ont finalement raison du Groupe des Ouvriers Anarchistes-Communistes de Ekaterinoslav à la fin

de l'année 1906. Selon les chiffres, sur quatre vingt quinze d'entre eux, onze sont des femmes, tous sauf deux sont d'origine ouvrière ou paysanne, de nationalités diverses, et sont ouvriers ou petits artisans (cordonnier par exemple). Un seul a plus de vingt-cinq ans. Les rescapés continuent la lutte et d'autres groupes se forment. Loin de cette agitation, Radowitzky vit à Lemberg et prend part aux luttes sociales. De l'autre côté de la frontière, en Haute Silésie (Prusse), des mineurs se lancent dans une grève générale. Un groupe de réfugiés russes, dont Radowitzky, décident de mener une action de sabotage pour les soutenir. En arrivant à la gare de Kattowitz, le groupe est accueilli par les grévistes avec qui ils fraternisent. Les flics, suspicieux d'une action possible, tentent d'interpeller le petit groupe mais en sont empêchés par les grévistes. Radowitzky est finalement arrêté quelques jours plus tard et expulsé à Varsovie (alors russe). Il risque, maintenant qu'il a plus de seize ans, d'être déporté en Sibérie ou condamné à mort à la prochaine arrestation. Il se procure de faux papiers et s'embarque à Riga (actuelle Lettonie) pour l'Argentine via l'Allemagne et la Grande-Bretagne, ou selon d'autres sources, via les États-Unis. Les principaux réseaux de migrants russes sont alors les bureaux de recrutement mis en place en Europe par le gouvernement argentin pour alimenter sa politique migratoire, les réseaux clandestins d'entraide aux révolutionnaires persécutés en Europe de l'Est ou ceux de la Jewish Colonization Association. Nous ne savons pas si Radowitzky a utilisé l'un d'eux.

Il débarque dans le port de Buenos Aires en mars 1908.

## Buenos Aires, mars 1908

Radowitzky arrive dans une Argentine où les tensions sociales sont permanentes. Les tensions politiques se cristallisant parfois dans une opposition entre Criollos et étrangers. Le terme *criollo* (créole), qui remonte à l'époque de la colonisation, apparaît pour distinguer la caste dirigeante issue d'un métissage colonial, en opposition aux esclaves, aux Noirs et aux Amérindiens. Par la suite, il désigne les Argentins issus de la colonisation, présents avant l'indépendance et d'ascendance européenne – de préférence espagnole – puis plus généralement les Argentins n'étant pas issus des vagues récentes de migrations. Si une partie de la presse et des hommes politiques relayent ce discours sur une « anti-Argentine », ce sont les milices anti-ouvrières et les nationalistes, membres ou non de la future Ligue Patriotique Argentine, qui se livrent à des cassages de grèves, des tabassages d'ouvriers et des chasses au « judéo-quelque-chose ». Les pouvoirs politique et économique ne sont pas les seuls à tirer profit de ce discours anti-ouvriers. L'armée et l'église, incontournables, savent elles aussi remuer le spectre des grandes peurs et recruter sur ce purin. La Fédération Ouvrière Régionale Argentine est présente dans de nombreuses luttes ouvrières : Ce « syndicat de

lutte » secoue l'Argentine de ce début de siècle dans les multiples secteurs où il est présent. La répression est toujours aussi violente et les victoires douloureuses. Après avoir trouvé du travail dans les ateliers ferroviaires à Campana, Radowitzky s'installe dans différentes localités, dont Rosario, puis retourne à Buenos Aires. La majorité de la main-d'œuvre migrante s'entasse alors dans les *conventillos*. Régulièrement exposés aux violences policières ou nationalistes, les habitants des *conventillos* mènent parfois de grandes grèves de loyers contre les augmentations et les conditions de vie. Radowitzky vit dans un *conventillo* du quartier de Once. Début 1909, il se fait embaucher à l'atelier mécanique Zamboni, rue Charcas. Il apprend un peu le castillan, adhère au syndicat de sa profession et fréquente les assemblées et les réunions publiques, notamment à la Bibliothèque russe où, semble-t-il, il se lie au groupe Burevestnik. Il lit *La Protesta* et la presse anarchiste. Fondée en 1897 sur des bases anarcho-syndicalistes, *La Protesta* est alors tirée à environ cent mille exemplaires. Elle est proche de la FORA anarchiste et subit elle aussi toutes les vagues de répression contre le mouvement syndical ou anarchiste (elle paraît même clandestinement en Uruguay en 1911). Sur la question de la violence, toutes deux considèrent que la révolution ne peut être que « le fait des masses » et condamnent par conséquent les expropriations et la propagande par le fait comme étant des actes d'« anarcho-bandidisme ». *La Protesta* – et les multiples autres journaux, périodiques et tracts – se font le relais des luttes.

Ramon L. Falcon est nommé chef de la police en 1906 afin d'enrayer la multiplication des « désordres sociaux ». Au cours de sa carrière militaire, il participe aux guerres menées contre des mouvements de révoltes de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il quitte l'armée pour se faire élire sénateur puis député. Après un bref retour dans l'armée, il devient le chef d'une police qu'il va considérablement armer et moderniser : construction de commissariats et d'une prison, création d'une École de police, mise en place de l'Escadron de Sécurité, un groupe d'élite de la police, et d'un service d'infiltration et de renseignements. Car parallèlement à toutes ces grèves, les attentats à l'explosif et les tentatives d'assassinat se poursuivent malgré les arrestations. Le 11 août 1905, Salvador Planas y Virella – né en 1881 à Sitges en Catalogne et immigré en Argentine où il travaille dans différentes imprimeries – tente de tirer sur le président argentin Manuel Quintana, mais son arme s'enraye. Il est arrêté et condamné en 1907 à dix années de prison pour « tentative d'homicide ». Il voulait venger la mort des ouvriers tués lors d'une manifestation le 21 mai 1905. En janvier 1908, Abraham Hartenstein, un migrant juif de 19 ans, est accusé d'être le fondateur du groupe anarchiste terroriste Drapeau Noir. Le 28 février 1908, l'anarchiste Francisco Solano Regis dépose un engin explosif près du président argentin José Figueroa Alcorta. L'engin n'explose pas. Il est arrêté et condamné à vingt années de prison. Grèves, répression et propagande par le fait mettent le pays sous pression en ce début d'année 1909...

## Répression policière du 1<sup>er</sup> mai 1909

Parce qu'il est le mois à la fin duquel les contrats de travail des ouvrières et ouvriers nord-américains prennent fin, les syndicats américains décrètent en 1884 le 1<sup>er</sup> mai journée de lutte et de grèves pour l'obtention de la journée de 8 heures de travail. Deux ans plus tard, après la manifestation du premier mai à Chicago, des grèves se poursuivent à l'appel de syndicalistes anarchistes et la répression s'abat sur les grévistes, faisant trois morts parmi eux. Le lendemain, le 4 mai, des centaines de manifestant s'affrontent avec les flics à Haymarket Square après la dispersion de la manifestation. Plusieurs d'entre eux sont tués par une bombe lancée dans leur direction et sept sont blessés par les manifestants en colère. Cinq anarchistes sont arrêtés et condamnés à mort, trois autres sont condamnés à perpétuité. Des cinq condamnés à mort quatre sont pendus en 1887, le cinquième, Louis Lingg, se suicide en prison. Les trois condamnés à perpétuité sont graciés en 1893. Ces événements de Haymarket Square ont suscité alors de nombreuses manifestations à travers le monde en solidarité avec les ouvriers américains et le premier mai s'est progressivement imposé comme un moment pour manifester contre les conditions de travail et répondre aux violences faites aux grévistes. De part le monde les grèves et les manifestations sont toujours matées par la violence et se soldent souvent par des morts et des blessés du côté des manifestants. Si pour les plus réformistes des organisations politiques ou syndicales, le premier mai est l'occasion de mettre en avant, unitairement, les revendications liées aux condi-

tions de travail, les plus radicaux et certains anarchistes y voient un moment de confrontation, voire de vengeance. D'autres s'organisent pour venger les morts et les blessés à l'image des compagnons de François Claudius Koëningstein, dit Ravachol, en réponse au sanglant premier mai 1891 à Fourmies. « *S'ils utilisent contre nous des canons, nous utiliserons contre eux la dynamite* » disait Louis Lingg du fond sa prison.

Ce premier mai 1909 ne s'annonce pas plus calme dans la capitale argentine. À l'appel d'organisations syndicales, socialistes ou anarchistes, les ouvriers convergent vers la place Lorea dans le centre de Buenos Aires. Petit à petit, la place se remplit. Des vitrines de magasins ouverts sont cassées, des receveurs et des conducteurs de tramways sont contraints d'arrêter le travail, des fiacres sont détruits et les chevaux relâchés. Les anarchistes, qu'ils soient argentins ou immigrés, russes, catalans, italiens ou français, sont présents en grand nombre. Les slogans et les banderoles sont en castillan, russe, allemand, italien ou yiddish. Simon Radowitzky et d'autres anarchistes russes sont bien sûr présents. Alors que la place est pleine, Falcon, le chef de la police, s'approche des manifestants qui, en réponse, lui hurlent des insultes. Le ton monte avec l'escadron de sécurité, surnommé « Cosaques » par les manifestants et mené par Falcon. Des affrontements éclatent. Après des combats de rue et des échanges de coups de feu, le bilan est de sept morts et une centaine de blessés. Presque tous de nationalité espagnole, italienne ou russe. La répression contre les milieux anarchistes est immédiate, des locaux sont fermés et des militants arrêtés. L'association Luz al sol-

dado est durement réprimée car accusée d'être responsable des violences contre les magasins et les tramways. Les flics accusent les ouvriers russes de diffuser « *des manifestes qui contiennent une propagande violente* » et affirment avoir retrouvé dans les habits d'un des ouvriers morts un tract « *en langue hébraïque* » appelant « *à l'assassinat et au saccage* ». Il s'agirait d'un tract de Burevestnik. L'ensemble des organisations syndicales – anarchistes ou non – déclarent la grève générale illimitée jusqu'à la démission de Falcon. À Buenos Aires, Rosario, La Plata et Bahia Blanca les grévistes sont en colère. Dans la capitale argentine, des conducteurs de tramways non-grévistes sont attaqués et blessés, une cinquantaine de véhicules sont détériorés, un contremaître des abattoirs est assassiné et une usine prise d'assaut. Malgré les affrontements avec l'armée et la police, et l'arrestation de vingt-cinq grévistes, plusieurs milliers de personnes se regroupent près de la morgue de Buenos Aires pour réclamer les corps de leurs compagnons. Évidemment, le président argentin Figueroa Alcorta soutient son chef de la police face à la demande de démission. Rapidement les services policiers annoncent l'arrestation de « *neuf nihilistes russes* ». Lors des funérailles des morts de ce premier mai qui regroupent plusieurs dizaines de milliers de personnes, des affrontements ont lieu à la sortie du cimetière avec les militaires qui se soldent par quatre blessés et une vingtaine de personnes arrêtées. Si la grève recule, la tension reste forte. Trois ouvriers sont tués dans la rue quelques jours plus tard. En réponse, plusieurs bombes explosent contre des bâtiments officiels et des militaires sont attaqués au pistolet. Même un journal anarchiste



Construction de la gare Saenz Peña - Buenos Aires - 1912

comme *La Protesta*, peu favorable à la violence, n'hésite pas à désigner Falcon et à publier le 3 mai un article se terminant par « Mort à Falcon ! Vive l'anarchie ! ». Un groupe de défense des victimes russes est rapidement créé afin d'obtenir justice pour les morts du 1<sup>er</sup> mai.

Le 17 octobre 1909, José Matabosch et Pascual Primo Valero, deux anarchistes catalans, sont arrêtés pour avoir placé une bombe devant l'ambassade d'Espagne à Buenos Aires. Dans la matinée du 7 novembre Pavel Karachini, un ouvrier anarchiste de 25 ans originaire d'Odessa en Russie, tente de poser une bombe dans la cathédrale Carmen de Buenos Aires lors d'une célébration religieuse en la mémoire de Charles de Bourbon, successeur au trône d'Espagne mort en Italie en juillet de cette année. Agissant aussi en réaction à l'assassinat récent du pédagogue anarchiste Francisco Ferrer par le pouvoir espagnol, P. Karachini est empêché par deux policiers qui l'arrêtent. Sofia Lisechevsky (ou Lisichsky), avec qui il habite et a deux filles, est elle aussi originaire d'Odessa et, arrivée deux ans auparavant, a connu la prison en Russie pendant quelques années pour ses activités anarchistes. Elle est convoquée pour des interrogatoires policiers. Karachini est accusé d'être le chef d'un groupe terroriste. Selon les dires policiers, S. Lisechevsky affirme avoir croisé Radowitzky chez elle le 13 octobre, jour de la manifestation à Buenos Aires pour protester contre la mort de F. Ferrer, et qu'elle et P. Karachini le fréquentaient aussi la bibliothèque russe. Quelques mots du livre de P. Groussac, datant de 1914, laissent à penser que Karachini a sombré dans la folie au bagne.

## Une réponse explosive

Le 14 novembre 1909, après avoir présenté au ministre de l'intérieur son rapport sur les activités anarchistes, Falcon se rend au cimetière de la Recoleta – lieu préféré des riches pour y faire pourrir leurs dépouilles – pour les funérailles du directeur de l'administration pénitentiaire. Après la cérémonie, accompagné de son secrétaire, il monte dans son milord – sorte de cabriolet à quatre roues, tiré par un cheval, avec un siège surélevé pour le conducteur – et prend la direction de l'avenue Callao escorté par une autre voiture policière. Surprenant l'escorte un homme s'approche en courant de la voiture de Falcon et y jette un objet. Aussitôt l'explosion retentit et l'homme prend la fuite. Poursuivi dans les rues par les membres de l'escorte de Falcon, pour éviter l'arrestation ou le lynchage, il tente de se suicider en se tirant une balle dans la poitrine. Blessé, il est malmené puis arrêté. Falcon et son secrétaire sont déchiquetés par l'explosion et meurent dans les heures qui suivent. D'après un historien argentin, au moment de son arrestation, l'auteur de l'attentat aurait déclaré « *Je ne suis rien, mais pour chacun de vous je suis une bombe* » et crié par deux fois « *Vive l'anarchie !* ».

Contrairement à cette tradition policière argentine d'exécuter le responsable de la mort de l'un des leurs, le blessé est envoyé à l'hôpital Fernandez pour y être examiné. Même s'il perd beaucoup de sang, la blessure sur le côté droit de la poitrine n'est pas grave. Sur lui sont trouvés un pistolet Mauser, une ceinture avec 24 balles et quatre chargeurs pour une

autre arme. Sommairement soigné, il est envoyé au dépôt du commissariat 15 et mis à l'isolement strict. Lors des interrogatoires, il ne dit rien si ce n'est qu'il est russe et qu'il a dix-huit ans. Selon le procureur, « *lors de son premier interrogatoire, le détenu se présente au juge d'instruction, arrogant, décidé à refuser de répondre à toutes questions visant à l'identifier ; il refuse de répondre aux questions qui lui sont posées. Toutefois – et cela détonne avec son attitude – il reconnaît être l'auteur des faits* ». Après quelques jours, grâce au portrait-robot diffusé par les flics, il est identifié. Il s'agit de Simon Radowitzky, un russe domicilié au *conventillo* situé au numéro 194 de la rue Andes (aujourd'hui José Evaristo Uriburu). Installé depuis peu, il y vit avec quatre autres russes qui, tous, seront interrogés. Arrivé en mars 1908, il se fait embaucher à Campana comme ouvrier mécanicien dans les ateliers de la compagnie ferroviaire argentine, puis s'installe à Buenos Aires où il trouve un emploi de forgeron et de mécanicien dans les ateliers Zamboni qu'il quitte deux semaines avant l'attentat contre Falcon. Les demandes d'antécédents auprès des ambassades argentines apprennent seulement que Radowitzky a connu la prison pendant six mois à la suite des grèves de 1905 et qu'il fut blessé lors d'affrontement avec la police. Selon le rapport de Falcon sur les activités anarchistes il appartient au même groupe anarchiste que Karachini. Radowitzky affirme avoir agi de sa propre initiative, selon ses convictions et sentiments, et en assumer pleinement les conséquences. De plus, il précise avoir été le seul à connaître l'existence de son projet et à l'avoir réalisé. S'il revendique être l'auteur de l'attentat, aucune information ne permet

d'établir exactement son âge. Il dit avoir dix-huit ans mais la presse se déchaîne contre lui, se livre à d'obscurs calculs et moyennes, car cette minorité légale lui permettrait d'échapper à la peine de mort. Au même titre que les enfants, les femmes et les vieux !

Les autorités politiques décrètent l'état d'urgence. Les milices « patriotiques » se livrent à des pillages et à des violences contre les habitants du quartier de Once, détruisant les locaux de *La Protesta*. De nombreux journaux – de différentes tendances révolutionnaires – sont interdits et leurs locaux fermés, des centaines de personnes sont emprisonnées ou expulsées d'Argentine. Tous les journaux et associations juives sont également interdits. L'état d'urgence n'est levé qu'en janvier 1910.

## **Procès d'un jeune anarchiste**

Lors de son procès, Radowitzky dit avoir voulu faire son action quelques jours plus tôt mais y avoir renoncé pour ne pas provoquer de blessés parmi ceux qui n'étaient pas visés. Le matin du 14 novembre, il passe quelques minutes près du domicile de Falcon avant de prendre la décision de le tuer ce jour-là. Selon lui, il a dans un premier temps projeté de tuer le président F. Alcorta mais face aux difficultés pour atteindre cette cible, il choisit Falcon. Il réaffirme être le seul à être au courant de son projet d'attentat malgré des témoins qui signalent la présence d'une autre personne au coin de la rue.

D'après le livre *Los gallegos anarquistas en la Argentina* de Carlos Panelas, publié en 1996 à Buenos Aires, l'action est préparée avec Andrés Vazquez Paredes et Eduardo Maria Vasquez Aguirre, selon les dires du petit-fils de ce dernier. Ces deux anarchistes d'origine espagnole, adeptes de la propagande par le fait, seront très actifs en Argentine et en Uruguay dans les années 20 et 30. Il fut décidé entre eux tous que l'action serait réalisée par Radowitzky en raison de son jeune âge, ce qui le ferait échapper à la peine de mort en cas d'arrestation. Lors du procès, Radowitzky explique qu'il a confectionné seul la bombe dans les ateliers de « son » usine. Sa rencontre en 1905, dans une prison russe, avec l'anarchiste Fedosey Zubariev fut peut-être formatrice sur le sujet.

Dans la partie adverse, le procureur mélange les argumentaires et voit en Radowitzky un tueur-né. « *La physionomie de l'assassin possède des caractères morphologiques démontrant tous les stigmates du criminel. Développement excessif de la mâchoire inférieure, proéminence des arcs zygomatiques et sourciliers, dépression du front, regard menaçant, légère asymétrie faciale, tous ces points constituent les caractères somatiques qui révèlent en Radowitzky le type même du délinquant* ». Il fait de lui une victime : « *Parias des absolutismes politiques, soumis au pouvoir discrétionnaire du maître, persécutés et massacrés par l'ignorance et le fanatisme du peuple qui voit en l'Israélite un ennemi de la société, ils émigrent finalement comme Radowitzky, après avoir subi des condamnations du simple fait de professer des idées subversives* ». Dans une volonté d'établir une pathologie psy, les « spécialistes » expliquent qu'ayant

été témoin dans sa jeunesse d'un pogrom et que, adolescent, il se soit retrouvé au cœur des mouvements sociaux en Russie, il a fait siennes les idées de violence et d'anarchie. Référence est même faite à un frère cadet, interné à l'asile de Fujan dans la province de Buenos Aires, qui serait la cause, selon la justice, de la fragilité « psychologique » de Radowitzky. L'enjeu principal de ce procès est l'âge exact de l'accusé dans un pays où la majorité légale est fixée à 22 ans. Des toubibs sont appelés en renfort pour examiner son pénis et ses poils pubiens afin de déterminer son âge. Obtenu grâce à l'aide d'un groupe de migrants juifs, futurs fondateurs en 1916 de l'Association Rationaliste Juive, l'extrait d'acte de naissance fourni par Moïse Radowitzky, un cousin de l'accusé, est un tournant dans le procès. Nous savons maintenant que devant l'enjeu de l'âge, un faux document a été fourni par Moïse Radowitzky. Après traduction et authentification, le document confirme la naissance de S. Radowitzky dans le hameau de Stepanitz, le 10 novembre 1891. Il échappe à la peine de mort mais est condamné au bagne pour une durée indéterminée avec isolement au pain sec et à l'eau pendant vingt jours tous les ans à l'approche de la date anniversaire de son « crime ».

En attendant son transfert vers Ushuaïa, il est enfermé au pénitencier national de Buenos Aires. Dès 1910, la FORA décide de soutenir moralement et matériellement Radowitzky. Et plus généralement, dans un contexte social violent, les milieux ouvriers et anarchistes prennent fait et cause pour lui. Le 26 juin 1910, l'industriel José Zamboni, propriétaire de l'usine, fait partie des nombreux blessés de l'explosion d'une

bombe anarchiste devant un théâtre, un mois après une explosion contre la cathédrale de Buenos Aires. Le 6 janvier 1911, aidés par leurs compagnons qui leur jettent des paquets contenant des habits pour se changer, les anarchistes Francisco Solano Regis et Salvador Planas Virella, qui ont tenté respectivement d'assassiner les présidents Figueroa Alcorta en 1908 et Manuel Quintana en 1905, s'échappent de ce pénitencier par un tunnel creusé par leurs complices qui les attendent dehors. Onze autres détenus profitent de l'opportunité pour s'évader. Emmené quelques instants plus tôt à l'imprimerie de la prison, Radowitzky ne bénéficie pas de cette belle. Devant le risque d'une nouvelle tentative, la décision est prise de le transférer au plus vite au bagne d'Ushuaïa. Il est considéré détenu dangereux et selon les dires du directeur du pénitencier national il est « *le type de russe mystique qui même en prison ne conçoit pas que des hommes commettent une mauvaise action et surtout qu'ils se conduisent de manière préjudiciable envers leurs compagnons. En de telles circonstances, il sollicite qu'une cellule moins humide lui soit attribuée et comme on ne peut lui en assigner qu'une en rénovation, le directeur propose qu'il la termine lui-même ; mais ces jours-ci, la corporation des maçons est en grève et comme Radowitzky le sait, il préfère rester dans son cachot humide, alléguant que lorsqu'un ouvrier se décide à abandonner le travail, il doit avoir raison* ». Et il ajoute : « *uniquement en me chargeant personnellement de la surveillance de Radowitzky, je peux garantir l'exécution de sa condamnation, car il s'agit d'un détenu avec qui sympathisent jusqu'aux pompiers et conscrits* ».

## Le bague d'Usuhaïa

Après un voyage de plusieurs semaines dans les cales humides d'un bateau, Radowitzky est débarqué à Ushuaïa. Il y retrouve plusieurs de ses compagnons anarchistes, enfermés pour des années dans ce lieu sordide conçu pour briser physiquement et psychologiquement tout ceux qui y sont envoyés. Avec tous les ans cette période d'isolement strict au pain et à l'eau. Pour autant, Radowitzky devient une sorte de symbole des luttes ouvrières menées par les syndicats anarchistes. Le 14 novembre 1913, *La Protesta* fait paraître un article demandant la libération de Radowitzky : le journal est temporairement interdit. L'auteur est condamné à trois années de prison et Apolinario Barrera – ami de Radowitzky et rédacteur du journal – à un an et demi pour « apologie de crime ». Le livre de Paul Groussac, *El viaje intelectual* [Le voyage intellectuel], dans lequel un chapitre, en français, intitulé « La Terre de Feu » parle de sa rencontre avec Radowitzky en janvier 1914 lors d'un voyage dans la région. Groussac, loin d'être anarchiste, est le directeur de la Bibliothèque nationale argentine depuis 1885. « *Le prisonnier 155 est, me dit-on, depuis hier (en réalité, depuis huit jours) au secret dans sa cellule, au pain sec et à l'eau, pour s'être refusé à saluer le surveillant général ; et celui-ci ne manque pas de me dépeindre à grands traits, sans doute un peu noircis, le caractère indiscipliné et rétif du jeune terroriste, qu'aucune rigueur n'a pu réduire et dont l'ascendant sur ses codétenus serait à redouter. J'obtiens de le voir, seul à seul, non sans quelque résistance, tant de l'administration, exceptionnellement pointilleuse, que du pri-*

sonnier, qui d'abord se refuse à l'entrevue, s'étant buté à cette idée que je dois être, non pas un simple touriste français, mais un inspecteur de ce gouvernement abhorré ». Selon lui, ses « représentations tournent autour de ce refrain : « le bourgeois est pour le travailleur un ennemi irrécyclable qu'il faut détruire ». J'ai beau lui opposer – outre la lâche infamie de son forfait – l'exemple de l'Europe, de sa Russie même, où la propagande par la violence et le meurtre individuel est tenue pour une méthode surannée, aujourd'hui remplacée par les grèves, etc. Il n'en démord pas ». En mai 1918, *La Protesta* publie une brochure intitulée *Le baigneur d'Ushuaïa. Impressions d'un observateur* dans laquelle l'auteur, Marcial Belascoain Sayos, un dramaturge anarchiste auteur de plusieurs pièces et essais, dénonce les conditions d'enfermement de Radowitzky et les violences des matons. Il est dédié « À mon ami Simon Radowitzky, comme une offrande. Aux vils sbires, comme une claque ». Dans certains textes que nous avons consulté, le style de discours anarchiste est ponctué de terminologie religieuse. Le culte du martyr et du geste héroïque sont des rhétoriques que se partagent parfois théologie et discours révolutionnaires. Des textes anarchistes que nous avons parcouru parlent de Radowitzky comme d'un « saint laïc » ayant rejoint de son vivant le panthéon de ses illustres prédécesseurs ! À contrario de la justice et de la presse qui dressent de Radowitzky le portrait d'une sorte de brute-née, analphabète et irrécupérable, ce discours anarchiste parle d'un personnage lumineux qu'une bonté, une lucidité et une naïveté naturelles auraient – évidemment – poussé vers l'anarchisme et à vouloir sacrifier sa vie pour le seul bienfait du prolétariat !

Fin 1918, un autre dramaturge anarchiste, Luis A. Zinno, écrit *Le martyr d'Ushuaïa* sous-titré « un monologue dramatique social », une pièce en un acte et une scène mettant en scène Radowitzky. Tout deux s'inscrivent dans la « tradition » d'un théâtre social anarchiste qui retrace l'histoire ouvrière. La brochure publiée par *La Protesta* suscite quelques remous parmi les politiciens argentins. Le président Yrigoyen ordonne une enquête administrative sur les mauvais traitements et trois matons incriminés sont finalement suspendus.

## La belle

La nouvelle de l'évasion de Radowitzky arrive à Buenos Aires le 9 novembre 1918, deux jours plus tard, après neuf années d'enfermement. Les messages pour préparer cette évasion ont transité via une bible ! Sous de fausses identités, et aidé par les anarchistes chiliens Ramon Cifuentes et Ernesto Medina, A. Barrera arrive dans la ville chilienne de Punta Arenas le 20 septembre. Ils louent une embarcation avec un équipage réduit à deux personnes sous le prétexte d'un voyage à travers les canaux fuégiens pour mieux en connaître les paysages. Le 31 octobre, le bateau fait cap vers Ushuaïa sous le commandement de Pascual Rispoli, un contrebandier habitué à naviguer dans le labyrinthe de ces canaux. Barrera et l'équipage arrivent près du bagne dans la nuit du 4 au 5 novembre. D'après un journaliste de l'époque, le 7 novembre au matin « *Radowitzky travaille alors comme mécanicien dans l'atelier du bagne. Tout a été calculé méthodiquement. Là, il y a le gar-*

*dien auxiliaire qui lui laisse son uniforme. Un quart d'heure après être rentré dans l'atelier, Radowitzky sort du bagne en traversant la ligne des sentinelles armées. Il est un nouveau gardien lui aussi en uniforme... Il traverse le cimetière où sont les autres, définitivement morts, pour aller où il sait que l'embarcation l'attend... »* Radowitzky embarqué, le bateau fait demi-tour en direction des côtes chiliennes. L'idée est de cacher le prisonnier évadé pendant plusieurs mois dans un refuge côtier mais Radowitzky préfère se diriger directement vers Punta Arenas où il pense pouvoir bénéficier de soutiens. Après quatre jours de navigation, le bateau est intercepté par un navire de la marine chilienne et tout l'équipage arrêté quelques instants après que l'ex-prisonnier ne se jette dans l'eau gelée pour fuir. Il est retrouvé quelques heures après, arrêté et transféré rapidement vers le bagne. Un article fait mention de la mort d'un flic chilien lors de cette arrestation mais nous n'avons pu retrouver la source de cette information. Pour sa participation à cette évasion, Barrera est emprisonné jusqu'en décembre 1919 à Ushuaïa. De retour au bagne, Radowitzky évite de peu le lynchage de la part des matons mais n'échappe pas à la mise à l'isolement. « *Du 30 novembre 1918 jusqu'au 7 janvier 1921, je suis resté entre quatre murs, sans voir la lumière du jour et avec une demie ration. Et avec celle-là, je souffrais de quatre périodes d'isolement passées. La première fut de mars 1912 à octobre 1913, la seconde de février à décembre 1914, et la troisième d'octobre 1915 jusqu'au 25 mai 1916. À chaque fois que je rentrais à l'isolement, j'avais d'abord vingt ou trente jours au pain sec et à l'eau* ». Sa santé se dégrade. Le 3 janvier 1921, Victor Baron Peña, inspecteur de justice, arrive à Ushuaïa et

demande à rencontrer Radowitzky, avec lequel il discute et à qui il assure que les choses vont changer ! Ensuite il visite le bagné et particulièrement le pavillon 5 qui renferme ceux qui croupissent à l'isolement au cachot, moribonds et affamés. Aucun n'a le droit à des soins : Radowitzky souffre de la gorge. Deux matons sont suspendus et six autres virés. Toutes les peines de cachot pour les prisonniers du pavillon 5 sont levées le 7 janvier. Rapidement, sous prétexte de changer de règlement, les choses reviennent comme elles étaient auparavant. Radowitzky est mis à l'isolement, au pain sec et à l'eau, et tous ses papiers sont confisqués. Dans un texte publié en 1921 dans le journal *Tribuna Obrera* (Tribune Ouvrière), puis dans *La Protesta*, il raconte le sort réservé aux prisonniers de Ushuaïa. Grâce à une souscription populaire ce texte est imprimé à 30000 exemplaires sous le titre *La voz de mi conciencia* (La voix de ma conscience). Sur ses conditions de détention, le journal *Culmine* publie en italien *Gli orrori della Siberia argentina* (Les horreurs de la Sibérie argentine). En mars 1921, l'anarchiste Eva Vivé de Garcia Thomas tente un recours, sans lendemain, devant la justice pour obtenir son transfert dans l'hôpital pénitentiaire de Buenos Aires. Lors des grèves de 1921 en Patagonie, l'ouvrier Santiago Gonzalez est fusillé par les militaires le 28 décembre pour le motif d'avoir en sa possession un exemplaire de *La voz de mi conciencia*.

## Solidarités et propagande par le fait

Tous les journaux anarchistes continuent à parler régulièrement de Radowitzky. Il reçoit de nombreuses lettres et aussi quelques visites, dont Matilde Carreras, une anarchiste argentine vivant en Uruguay qui se fait passer pour sa concubine et lui transmet les courriers de ses compagnons de Buenos Aires. Dans une lettre datée de janvier 1921 adressée à la FORA, Radowitzky y explique l'acharnement qu'il subit et le traitement réservé à ses compagnons d'enfermement qui souffrent aussi de maladie et de malnutrition. « *Pour l'anniversaire de mon évasion, un groupe de musique avait joué sous ma fenêtre de 8 heures à 11 heures du matin ; ainsi que l'après-midi de 13 heures à 18 heures ; eux s'amusaient à me rappeler la date de mon échec. Ces trente hommes avec un chef d'orchestre croyaient me déranger, me faire souffrir, mais moi je riais de la perversité de mes bourreaux. Par manque d'aliment, par manque d'assistance médicale (à ce moment, ils interdisaient au médecin l'entrée du bagne parce qu'il protestait contre l'usage abusif du cachot), par manque d'air et de lumière, je suis malade. J'ai sollicité l'infirmier et pour le faire venir, j'ai dû crier de la fenêtre mais les gardiens n'ont pas prévenu la garde et se sont excusés en disant qu'ils avaient oublié* ». L'année 1921 est secouée par une vague d'attentats anarchistes. L'anarchiste espagnol Andrés Vazquez Paredes est arrêté et condamné à la prison. Le 22 novembre 1923, armé d'un revolver, l'anarchiste Desiderio Funes tire et blesse Manuel Carles, le président de la Ligue patriotique argentine. En 1924, Miguel Arcangel Roscigna se fait employer comme gardien de prison

afin de faciliter une évasion de Radowitzky. Il est dénoncé lors d'une assemblée ouvrière se tenant à Buenos Aires. Il est expulsé du bagne par les flics mais a le temps de mettre le feu à la maison du directeur. Roscigna explique : « *En laissant de coté les détails, je dirai que surpassant mes prévisions, peu de temps après mon arrivée à Ushuaïa, je disposais déjà de tout le nécessaire pour préparer une évasion pour deux compagnons. J'étais content car mes aspirations étaient comblées – libérer au moins Radowitzky et un autre – j'ai communiqué la bonne nouvelle aux intéressés et je leur ai demandé de se préparer à l'avance pour cette fuite. Une joie immense envahie les deux camarades ainsi que le reste des compagnons et sympathisants de la population du bagne. Mais le résultat de la communication de cette décision est qu'ils insistèrent pour que je m'efforce à chercher des moyens pour faciliter la fuite du reste des prisonniers de délits sociaux. Je leur fis comprendre que des exigences telles, modifiaient l'entreprise commencée et seraient très difficile à suivre, prenant de grandes proportions, cacher, équiper et préparer le voyage de huit fuyards (volontaires). D'autre part, le risque que je cours d'être découvert ou d'échouer, je dois m'y préparer aussi* ». Né à Buenos Aires en 1891 dans une famille de migrants italiens arrivée en 1887, Miguel Arcangel Roscigna est un ouvrier métallurgiste, syndicaliste et anarchiste. Il se donne pour but de venir en aide financièrement aux prisonniers et de réunir des fonds en vue de préparer des évasions. Avec Andrés Vazquez Paredes et Emilio Uriondo, il participe en 1924 à un braquage avec le groupe Los Solidarios de Buenaventura Durruti, Francisco Ascaso, Alejandro Ascaso et Gregorio Jover, et publie à partir de 1925 *El Preso Social*, le

journal du comité d'aide aux prisonniers. Dans une lettre datée de juin 1924, Radowitzky raconte les brimades des matons membres de la Ligue Patriotique, la succession de périodes d'isolement au pain sec et à l'eau et les mises au travaux forcés dans la carrière. *« J'ai travaillé quelques jours, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils viennent pour m'enfermer de nouveau. Ils me mirent une autre période au pain sec et à l'eau et levèrent encore une fois la punition m'obligeant à travailler, aux travaux forcés. Toute tâche difficile et humiliante, ils me la gardaient. J'étais complètement isolé et avec interdiction de parler. Vu que maintenant j'entrai dans une période où le cachot, au pain sec et à l'eau, ne m'était plus pesant, ils voulaient en finir avec moi à force de travail et d'enfermement. Je n'écris pas cette lettre au son des plaintes ou des protestations ; non, ce n'est pas mon intention ; j'espère seulement te dire que ma persécution, je la dois à quelques individus qu'il y a ici et qui sont de la Ligue patriotique »*. Cette même année le bague passe de l'autorité militaire à celle du ministère de l'Intérieur. En 1925, un journaliste qui a rencontré Radowitzky raconte : *« Il a 34 ans et ça fait 16 ans qu'il est au bague, et qu'il y fait toutes sortes de travail. Sa cellule est un modèle de propreté et on peut y voir quelques portraits de famille. Quand nous le rencontrons, il est un peu fiévreux et a enveloppé son cou dans une écharpe bleue. Il est volontaire pour parler, nous dirions presque loquace. Mais par moment, à cause de son manque d'habitude à tenir de longues conversations, il répète ce qu'il a déjà dit. Il est simple dans ses expressions et parfois quelques mots d'argot criollo lui échappent mais il se corrige de suite et s'excuse. Il sait qu'en tant qu'anarchiste il garde sa côte de popularité et que ses com-*



# TRES GRANDES ACTOS POR LA LIBERTAD DE RADOWITZKY

**EXIGIENDO LA LIBERTAD DE SIMON RADOWITZKY Y EN CONMEMORACION DEL 18° ANIVERSARIO DE SU GESTO VINDICADOR, GREMIOS AUTONOMOS, COMITE PRO PRESOS SOCIALES, AGRUPACIONES Y PUBLICACIONES ANARQUISTAS REALIZARAN LOS TRES MITINES SIGUIENTES**

**EN P. CONSTITUCION SABADO 12**  
a las 18 Horas

**EN PLAZA ONCE DOMINGO 13**  
a las 16 Horas

**EN PLAZA CONGRESO LUNES 14**  
a las 18 horas

**Hablarán: R. González Pacheco, E. Roqué, M. Ramos, Arcelles y Aldo Aguzi (en italiano)**



Nov. 1927

*pagnons ont tressé une couronne de martyr sur sa tête, mais il dit que de telles manifestations le dérangent, qu'il n'a pas tué Falcon pour être célébré mais sous l'impulsion de ses convictions. Il reçoit de l'aide du groupe Afinidad en vivres et en médicaments, surtout toniques ».* Les actions de solidarité avec Radowitzky sont diverses. En 1927, Diego Abad de Santillan et Marcial Belascoain Sayos publient *Simon Radowitzky, el vengador y el martir*. Santillan est alors l'un des rédacteurs de *La Protesta* – et futur conseiller économique au ministère de l'économie de la Catalogne pendant la guerre d'Espagne ! Emilio Uriondo et Roscigna sont accusés, en juin 1927, d'avoir fabriqué une bombe planquée dans un livre et destinée au directeur du bague d'Ushuaïa. Faute de preuves, Roscigna est relâché. Il déclare aux flics qu'il a abandonné ses « *idées anarchistes, que sa participation aux luttes ouvrières est une histoire de jeunesse et qu'à 36 ans, il consacre désormais son temps à étudier l'aviculture, pour installer prochainement un élevage* » ! Cette même année, Severino Di Giovanni et Paulino Scarfo fabriquent une bombe qu'ils cachent dans un colis de nourriture à destination de Juan José Piccini, directeur du bague d'Ushuaïa. Prudent, le chef des matons déjoue le plan et n'est pas blessé lors de l'explosion. Le 24 décembre 1927, une bombe explose contre les banques nord-américaines First National Bank of Boston et National City Bank of New York. Di Giovanni écrit : « *Nous revendiquons comme nôtre les attentats violents qu'il y a eu à l'encontre des deux institutions bancaires des États-Unis. Nous nettoions d'une main ferme les éclaboussures de venins lancées contre des forgerons anonymes de la véritable action anarchiste : contre ces compagnons qui ont payé*

leur dette, que nous avons retrouvé avec les morts sous les coups de la ploutocratie nord-américaine. Ceux-là, ceux de la « violence franciscaine », ne sont pas dignes de réclamer la liberté de Simon Radowitzky. Eux ont l'âme et les mains salies par l'infamie et le crime, la lâcheté et le sang, et les héros purs – comme Simon Radowitzky – ne doivent pas être défendus et libérés par de tels vendus, par de tels porcs. Nous, en revendiquant le geste contre les deux banques nord-américaines, nous saurons aussi gagner la liberté du martyr de Ushuaïa par les actions de la lutte anarchiste. » Né en 1901 en Italie, Severino Di Giovanni, arrive en Argentine en 1923. Avec plusieurs autres anarchistes il participera à de nombreuses actions explosives contre des bâtiments officiels, des cibles liées au fascisme en Italie et à la répression contre les anarchistes, et à plusieurs braquages. De formation typographique, l'argent collecté lors des expropriations servait entre autre à imprimer clandestinement des journaux, dont *Culmine*, et des textes, ainsi qu'à faire fonctionner une bibliothèque ambulante. La fratrie Paulino, Alejandro et America Scarfo sont des anarchistes « expropriateurs » liés à Severino Di Giovanni avec qui ils réalisent de nombreuses actions depuis 1927. America est aussi la compagne de Di Giovanni. Arrêtés, Di Giovanni et Paulino Scarfo sont condamnés à mort et fusillés début février 1931. America, encore mineure, est libérée. Manuel Gomez Oliver et Alejandro Scarfo sont condamnés à perpétuité en août 1929 pour une tentative d'attentat contre la cathédrale de Buenos Aires. Accusés d'en être les coauteurs, Pedro Mannina et les frères Simplicio et Mariano de la Fuente sont condamnés à quinze années de prison. En appel, les peines sont revues à la

baisse faute de preuves. Alejandro est libéré en 1935 après quelques années de prison pour la tentative d'assassinat en novembre 1928 de Herbert Hoover, candidat à l'élection présidentielle aux États-Unis en visite en Argentine. America mourra à l'âge de 93 ans en 2006.

## Entre travaux forcés et pressions politiques

Les solidarités et la pression des organisations et de la presse anarchistes ne faiblissent pas. Des intellectuels argentins s'emparent du « cas Radowitzky » comme en témoigne le texte du même nom publié en 1928 par Ramon Doll, un avocat et écrivain proche des milieux socialistes, qui précise que « *si le Président graciait aujourd'hui Radowitzky, il ne ferait rien de plus qu'anticiper par la grâce ce que en réalité Radowitzky pourrait obtenir de droit en 1930 en sollicitant sa liberté conditionnelle* ». En octobre 1928, s'ouvre une campagne publique pour la libération de Radowitzky. La FORA appelle à des grèves de solidarité et une réédition de *La voz de mi conciencia*, daté de 1921, est faite. Le 14 novembre 1928, date anniversaire de l'action de Radowitzky, deux bombes explosent à Rosario, une contre le tribunal et l'autre sur un pont de chemin de fer. Si *La Protesta* et la FORA critiquent sévèrement les actions violentes, *La Antorcha* y est favorable mais sur une défense « innocentiste », *Culmine*, le journal publié par Di Giovanni, assume les actes de violence politique. La foisonnante presse anarchiste – souvent éphémère – est par-

tagée sur le sujet. À cette même date, le Comité de Agitation Pro Libertad de Radowitzky publie, avec des syndicats ouvriers et différents groupes anarchistes de Buenos Aires, une brochure intitulée *Simon Radowitzky y el Presidio de Ushuaïa* [Simon Radowitzky et le bagne d'Ushuaïa]. En 1929, le numéro 28 de *Culmine* fait sa première page sur lui, avec comme titre Pendant que Simon Radowitzky meurt... L'engagement et l'action demeurent nos moyens de lutte. Le numéro 29 de *Culmine* est presque entièrement consacré à Radowitzky. Cette même année, le texte de Radowitzky sorti en 1921 sous le titre *La voz de mi conciencia* est réimprimé. Une version en yiddish (Di shtime fun mayn gevisn) est éditée par le Yidish Anarkhistiche Grupe de Buenos Aires.

En janvier 1930, un bateau s'échoue près d'Ushuaïa, avec à son bord des « personnalités influentes » à Buenos Aires. Les naufragés sont hébergés dans le bagne où ils croisent quelques prisonniers dont ils constatent les conditions d'enfermement et les travaux forcés auxquels ils sont soumis pour la construction de la piste de l'aérodrome local. Un journaliste venu à la rencontre des naufragés profite de son passage à Ushuaïa pour rencontrer le prisonnier 155, Radowitzky, qui lui dit : « *Pour moi, c'est très agréable de pouvoir parler, par votre intermédiaire, aux compagnons qui s'inquiètent pour moi. Je me sens relativement bien. J'ai encore un peu d'anémie bien que depuis un an on ne m'inflige plus de punition. C'est que pendant les mois de novembre et décembre, nous avons fait 20 jours de grève de la faim pour protester contre la conduite inhumaine du gardien, qui a puni pour une altercation sans impor-*

*tance un prisonnier et l'a blessé. La protestation par la grève de la faim a donné des résultats. Le gardien est suspendu* ». Dans cet entretien il donne de tristes nouvelles de quelques compagnons anarchistes. Ainsi de Andreï Babby, un biélorusse de Bukovine né du côté autrichien de la frontière en 1883 et arrivé en 1913 en Argentine. Arrêté en mai 1919 après un braquage manqué contre un bureau de change où un flic meurt et un autre est blessé lors d'un échange de tirs. Peu après, Boris Wladimirovich – né en Russie dans une famille d'aristocrates en 1876 et arrivé en 1909 en Argentine – est arrêté et accusé d'être le complice de Babby. Les deux anarchistes sont condamnés à la perpétuité et envoyés au bagne d'Us-huaïa pour ce braquage qui, selon eux, devait financer le lancement d'un journal. En mauvaise santé, Wladimirovich ne résiste pas aux mauvais traitements que les matons lui infligent après l'avoir accusé d'être le commanditaire – depuis la prison – de l'assassinat d'un membre de la Ligue Patriotique Argentine, Pérez Millan, en novembre 1925. Babby est, selon Radowitzky, devenu fou et a été transféré dans un hospice. L'envoyé de *Critica* obtient un message par écrit de Radowitzky : « *Compagnons travailleurs : Je profite de la gentillesse du représentant de Critica pour vous envoyer un salut fraternel depuis ce lieu lointain où la fatalité s'acharne sur les victimes de la société actuelle* ».

Afin de bénéficier du vote des ouvriers, les conseillers du président Yrigoyen essayent de l'inciter à gracier Radowitzky à quelques jours des élections des députés du 2 février 1930, comme il l'avait promis avant sa première élection en 1916.

Mais il refuse. Les Radicaux perdent ces élections. Grâce aux contacts avec des groupes anarchistes nord-américains, les soutiens de Radowitzky retrouvent ses parents. *Critica* publie une lettre du père de Simon, Nahman Radowitzky, datée du 17 février 1930 et postée de Milwaukee aux États-Unis, adressée au directeur du journal et dans laquelle ses parents demandent à pouvoir « *revoir leur fils en liberté avant de mourir* ». La pression sur le président Yrigoyen est de plus en plus pressante hors des cercles anarchistes. Dans la matinée du 13 avril, la FORA et la fédération ouvrière locale de Buenos Aires organisent un meeting « Pour la libération de Radowitzky » lors duquel les intervenants se succèdent à la tribune pour demander sa grâce. C'est au cours d'une audience le 14 avril 1930 avec Salvadora Medina Onrubia que Yrigoyen officialise sa décision d'amnistier Radowitzky. Libertaire, féministe et écrivaine, elle écrit pendant des années de nombreux articles, lettres publiques et organise des rencontres avec des « personnalités politiques » pour demander son amnistie. Elle est soupçonnée d'avoir financé l'évasion de 1918. Elle restera en contact, par lettres, avec Radowitzky jusqu'à la mort de celui-ci. Tous les journaux de la mi-journée en font leur une : « *Simon Radowitzky a été gracié* ». Pour minimiser les retombées politiques, Yrigoyen a gracié 110 prisonniers, dont Radowitzky. Les nationalistes argentins et une partie de la presse conservatrice argentine critiquent cette décision. L'armée et la police manifestent leur mécontentement et rappellent qu'en aucun cas elles ne permettraient que Radowitzky foule le sol argentin. Les plus extrémistes menacent même de l'exécuter. Afin de ménager ses oppositions, Yrigoyen décide

que Radowitzky doit être exilé directement à sa sortie du bague. Radowitzky patiente encore une semaine au bague, avec ses compagnons d'infortune, en attendant le bateau qui le ramènera, croit-il, à Buenos Aires. Lors de son embarquement, une cinquantaine de soldats conscrits lui font une haie d'honneur, le félicitant et l'encourageant. D'après un historien argentin, « *celui qui organisa cette réception était le frère du fameux nationaliste Pérez Millan, tueur de l'anarchiste Wilckens, qui faisait son service militaire à Ushuaïa* ».

*The Milwaukee Journal* du 7 mai 1930, un journal libéral étasunien, consacre un article à la libération de Radowitzky dans lequel il décrit la joie et l'inquiétude – évidentes – de ses parents et de son frère. Il y précise que le frère est propriétaire d'un petit magasin dans la ville et que la famille est enregistrée sous le nom de Radoff.

## Dans la rade du port de Buenos Aires

Le 14 mai 1930, en provenance d'Ushuaïa, le bateau de l'armée argentine transportant Radowitzky arrive dans la rade du port de Buenos Aires. Ensuite, à mi-chemin entre l'Argentine et l'Uruguay, le prisonnier est transféré sur un bateau uruguayen, direction Montevideo. « *Les Argentins nous envoient en cadeau l'indésirable parce qu'ils ne savent pas quoi faire de lui, et nous, les uruguayens, devons nous mettre à leur disposition pour résoudre leurs problèmes* ». Malgré ces critiques d'une partie de la presse, l'Uruguay accepte la proposition argentine. Radowitzky peut s'y installer. Pour son arrivée au petit matin du 15 mai dans le port de Montevideo, des compagnons anarchistes de Buenos Aires et d'Uruguay sont venus l'accueillir ; parmi eux d'anciens prisonniers d'Ushuaïa. Dernière étape avant de débarquer, des médecins de l'immigration l'examinent et diagnostiquent qu'il « *a le poumon gauche très affecté* ».



## Montevideo, mai 1930

« *Compagnons anarchistes et travailleurs d'Argentine : Je suis libre. Je suis de nouveau un Homme parmi les Hommes. De mes 20 ans de souffrance et de résistance en tant qu'anarchiste dans cet horrible bagne argentin, maintenant, je vais pouvoir parler. C'est un accident banal dans la vie de tout révolutionnaire. Maintenant, je veux seulement dire, en guise de meilleures salutations, aux compagnons et prolétaires du monde entier, que mon anarchisme n'a pas reculé en prison, il s'affirme, aujourd'hui, plus fort que jamais, parce que je sais que ma liberté ne signifie pas la liberté du peuple, toujours esclave de la tyrannie de la bourgeoisie. Pour abolir, sur toute la terre, cette tyrannie, je serai toujours parmi vous. Ce n'est pas seulement vous que je veux saluer, mais aussi les compagnons qui sont toujours à Ushuaïa. Vous, travailleurs et anarchistes d'Argentine, prenez le comme une incitation à lutter contre les prisons et à libérer nos prisonniers. Ce salut va aussi à [Alexandro] Scarfo, [Manuel Gomez] Oliver, [Pedro] Mannina, Simplicho et Mariano de la Fuente, Desiderio Funes, les prisonniers de Avellaneda, Mariano Mur et tous ceux qui sont en prison et persécutés par les lois bourgeoises. Luttons pour eux ! Liberté pour eux ! Une embrassade de votre frère Simon Radowitzky. Montevideo, le 19 mai 1930. »*

Dans ses premières déclarations Radowitzky annonce qu'il veut retourner en Russie. Mais avant tout projet, il se repose dans une maison au 2058 de la rue Justicia à Montevideo. Il y rencontre pleins de militants anarchistes et syndicalistes. Il y croise des membres de la Bibliothèque Rationaliste Juive, et reste par la suite en contact avec certains d'entre eux. Le numéro 300 du 31 mai 1930 de *La Antorcha* publie le texte reproduit ci-avant. Malgré son état de santé fragile, il voit et discute inlassablement avec ceux qu'il rencontre. Concernant les accusations de *La Protesta* contre Di Giovanni le traitant d'agent communiste et en réponse (de celui-ci ?) l'exécution de Aragon le rédacteur du journal, Radowitzky écrit le 6 juillet 1930 : « *Il y a dans nos rangs, des éléments à qui nous devons faire entendre raison ; quelque chose a été obtenu, et nous verrons bien si notre presse anarchiste n'est là pour rien de plus que pour la propagande et le mouvement ouvrier* ». Il ajoute : « *Assez d'utiliser ces armes charlatanesques* » et « *nous devons par dignité, être au dessus de ces histoires. Moi, je sais ce qu'il s'est passé. Quelques camarades, ici, me le racontèrent. C'est sur, il y a certaines fois où il est impossible de tolérer certains ragots* ». Un emploi de mécanicien lui est trouvé mais il supporte mal le climat et le changement de rythme ; sa santé se détériore encore. Ses compagnons décident de ne lui confier que des petites activités. Il fait quelques voyages au Brésil. Les flics le soupçonnent « *d'apporter des messages et de coordonner des actions* » alors qu'il ne dit faire ces voyages que « *pour se distraire et se détendre* ». Dans les années 1930 et 1931, le port de Montevideo est régulièrement un lieu de passage pour les bateaux venant d'Argentine, remplis d'expulsés.

Menacés d'un retour en Russie, en Italie ou en Espagne, selon la loi de résidence argentine, certains anarchistes profitent de ce court passage en Uruguay pour faire des demandes d'asile à ce pays. Un réseau auquel participe Radowitzky est mis en place pour faire la liaison entre ces expulsés et les autorités, pour que des permis de séjour soient établis. Mi-septembre 1930, Radowitzky participe à l'évasion de 300 prisonniers expulsés d'Argentine vers leurs pays d'origine, en transit dans le port de Montevideo. En 1930, un Comité contre les dictateurs d'Amérique se constitue dans le but de venir en aide aux réfugiés de la répression politique en Amérique du Sud – mais aussi d'Espagne et d'Italie. Radowitzky y côtoie Argentins, Uruguayens, Péruviens et Boliviens. Nous savons peu de choses sur ces activités militantes. Recherché par les flics, Radowitzky est arrêté et interrogé sur son emploi du temps lors de l'évasion par un tunnel de neuf prisonniers, dont quatre anarchistes, de la prison de Punta Carretas à Montevideo le 18 mars 1931. Il est relâché, sans suite. Cinq anarchistes dont Roscigna seront condamnés à six années de prison pour cette évasion. Après leur expulsion vers l'Argentine et leur livraison aux flics, quatre d'entre eux disparaîtront à jamais, sans doute exécutés par les flics ou les militaires.

En 1933, un Congrès Antiguerra Latino-américain se réunit à Montevideo à l'initiative des communistes. Une délégation d'anarchistes d'Argentine et d'Uruguay, dont Radowitzky, se rend à ce congrès pour y réaffirmer une position antimilitariste dans la guerre du Chaco qui oppose Bolivie et Paraguay entre 1932 et 1935.

## Retour à la case prison

Gabriel Terra est élu en 1931 à la présidence uruguayenne dans une volonté de modifier la constitution « libérale » de 1917. Avec l'appui de l'armée, de la police et d'une partie des politiciens, il prend le pouvoir le 31 mars 1933, dissout le parlement, censure la presse et arrête de nombreux opposants, instaurant un régime présidentiel fort. Proche des pays fascistes en Europe, il sera réélu en 1934 avant de perdre les présidentielles de 1938. Au début du coup de force de Terra, Radowitzky s'installe temporairement à Sao Paulo au Brésil où il a lié de solides amitiés avec des membres de la Fédération Ouvrière de San Paulo (FOSP). À l'image de ce qu'il se passe en Europe, le Brésil est alors confronté à la montée de mouvements d'extrême-droite. Deux ans après sa création, l'Action Intégraliste Brésilienne organise une marche le 7 octobre 1934 à Sao Paulo comme le firent les fascistes italiens en 1922 à Rome pour porter Mussolini au pouvoir. Des contre-manifestants s'opposent à cette démonstration de force de plusieurs milliers de militants intégralistes : Trois flics et deux ouvriers intégralistes sont tués. Des anarchistes sont suspectés d'en être les responsables et la répression s'abat rapidement sur la FOSP. Sans que cela puisse être clairement établi, un témoin indirect mentionne la présence de Radowitzky à cette manifestation. Dans un entretien accordé en 1997, le militant anarchiste Jaime Cubero (âgé de 8 ans en 1934) dit que Radowitzky – qu'il appelle Simão Rodovich – est de ceux qui tirèrent sur les flics et les droitistes brésiliens selon des anarchistes présents qui disent l'avoir reconnu. Nous sommes à

la limite de la mythologie politique ! Radowitzky revient en Uruguay peu après ces évènements au Brésil. Les activités politiques se font de manière plus discrètes. Avec Virgilio Bottero et Carlos M. Fosalba – tout deux étudiants en médecine proches de l’anarchiste Luce Fabbri – Radowitzky se consacre à la diffusion de propagande clandestine. Caché dans la maison de l’un d’eux, il s’occupe la nuit de la partie impression. Le 7 décembre 1934, il est assigné à résidence par la police uruguayenne. Fin décembre, le chef de la police lui annonce qu’en l’application de la « *loi sur les étrangers indésirables* » il doit être expulsé. Avec quelques autres indésirables, il est arrêté et incarcéré sur l’île de Flores pour ses activités politiques. Les conditions de détention sont très mauvaises. Des recours juridiques et administratifs sont lancés pour tous ces futurs expulsés. Un à un, les prisonniers sont relâchés, à l’exception de Radowitzky et quatre autres anarchistes. Finalement, l’autorisation de libération est acceptée le 21 mars 1936. Il sort de la prison de Florès pour être assigné à résidence « *jusqu’à nouvel ordre* », mais n’ayant pas de domicile il est de nouveau incarcéré, à la prison de Montevideo, pour six mois de plus. La mobilisation pour sa libération dépasse les proximités idéologiques comme le montre la lettre ci-après !

*« Lettre ouverte au Parti Communiste et à la CGT (Uruguay). Prison Centrale, 22 avril 1936. Au Parti Communiste et à la Confédération Générale du Travail. J’ai eu connaissance que dans votre propagande et dans vos textes, vous aviez fait figurer mon nom, réclamant ma liberté. Je me tourne vers vous en tant qu’anarchiste : je déclare que je ne veux pas être un instrument de propagande pour aucun parti politique, y compris le Parti*

*Communiste dont l'adhésion à la politique du gouvernement russe est absolue. Au nom des anarchistes prisonniers dans les prisons et en Sibérie Soviétique, au nom des groupes anarchistes détruits et dont la propagande a été interdite en Russie, au nom des camarades fusillés à Cronstadt, au nom de notre camarade [Alfonso] Petrini livré [en juin 1936] par le gouvernement soviétique au fascisme italien, au nom de la Fédération Ouvrière Régionale de l'Uruguay et au nom de nos camarades morts dans les prisons du gouvernement bolchevique et comme une protestation contre les calomnies et diffamations sur nos camarades [Piotr] Kropotkine, [Errico] Malatesta, [Rudolf] Rocker, [Luigi] Fabbri, [Nestor] Makhno, etc. je déclare en tant qu'anarchiste refuser votre appui qui représente une indigne exploitation, menée par les chefs bolcheviques du parti et par la CGT, du généreux sentiment de solidarité qui m'est offert par la classe travailleuse. Simon Radowitzky, Montevideo »*

## Espagne, 1936

Depuis la victoire des Républicains en 1936, la situation en Espagne est insurrectionnelle. L'opposition entre, d'une part, les tendances républicaines et révolutionnaires et, d'autre part, les nationalistes espagnols aboutit au coup d'État militaire de juillet 1936, avec à sa tête Francisco Franco. Dans ce contexte, les forces politiques et militaires des républicains socialistes, des communistes et des anarchistes s'unissent dans un large front anti-franquiste : c'est le début de la Guerre civile espagnole. Dans les régions tenues par les anarcho-sindicalistes de la Confédération Nationale du Travail (CNT) ou de la Fédération Anarchiste Ibérique (FAI) de larges réformes sont mises en place et un « pouvoir révolutionnaire » est instauré. Les forces armées nationalistes se lancent dans la conquête totale du territoire, dans une guerre contre toutes les tendances unies dans ce front. Cette situation suscite une vague de solidarité à travers le monde et de très nombreux « internationalistes » rejoignent l'Espagne pour venir en aide aux anti-franquistes, souvent pour prendre part aux combats. À côté des Brigades Internationales organisées par l'URSS stalinienne et les communistes espagnols, des anarchistes et des communistes anti-staliniens forment leurs pro-

pres structures combattantes. Depuis l'Argentine et l'Uruguay, des anarchistes s'organisent pour faire parvenir de l'aide en Espagne et mettent en place un réseau pour envoyer les volontaires sur place. À partir de septembre 1936, les Républicains tentent de militariser les milices (colonnes) anarchistes afin de les intégrer sous le commandement unique de l'Armée Populaire de la République (APR), l'organe militaire regroupant toutes les tendances anti-franquistes. En 1937, les colonnes anarchistes sont fusionnées – malgré les résistances de certains combattants anarchistes – et deviennent des divisions de l'APR. Radowitzky rejoint en mai 1937 la 28<sup>ème</sup> Division menée par Gregorio Jover. Il incorpore le 500<sup>ème</sup> bataillon de la Brigade Mixte 125 composée principalement de combattants des ex-colonnes anarchistes Los Aguiluchos (Les Aiglons) et Ascaso. Radowitzky est chargé de la logistique vers l'Aragon. Daté du 1<sup>er</sup> septembre 1937, un document signé du chef du 500<sup>ème</sup> bataillon confirme sa présence sur le front aragonais le 28 août. La dernière mention de la présence de Radowitzky sur le front militaire est un sauf-conduit jusqu'à Barcelone daté du 24 mars 1938. Dans une lettre d'avril adressée à Salvadora Medina Onrubia, Radowitzky explique qu'après dix mois passés sur le front, il n'a été que deux fois à l'hôpital : la première pour une crise de paludisme et la seconde à cause de son état de fatigue. Il est employé fin avril par le Bureau de Propagande Extérieure de la CNT-FAI, chargé de publier journaux, brochures, livres en différentes langues et situé à Barcelone. Les trahisons successives et les mauvais coups des communistes pour le leadership révolutionnaire, selon les projets de l'URSS, vont entraîner la mort

ou l'exécution de nombreux combattants et volontaires, anarchistes et communistes anti-staliniens. L'avancée militaire progressive et inéluctable des nationalistes va, quant à elle, permettre aux franquistes d'instaurer en avril 1939 une dictature, conservatrice et catholique, proche du fascisme italien et soutenue par l'Allemagne hitlérienne. La chute de Barcelone en janvier 1939 et la prise progressive de toute les régions d'Espagne poussent des centaines de milliers de civils et d'anti-franquistes sur les routes de l'exode. Le 23 janvier, le gouvernement républicain déplace son siège à Figueres, dans le nord de la Catalogne, qui devient la nouvelle capitale de la République espagnole. Le 28, le Comité National de la CNT charge Radowitzky de transférer ses archives à Portbou, un village catalan à la frontière franco-espagnole. Fuyant l'avancée des troupes franquistes, près de 500 000 personnes traversent les Pyrénées pour se réfugier en France : ce que l'histoire officielle retient sous le nom de *Retirada*. Les autorités françaises sont débordées par l'afflux de réfugiés. Elles décident de désarmer les milices anti-franquistes et de maintenir tous les réfugiés – miliciens, civils ou politiciens – essentiellement dans les Pyrénées-Orientales. Ils sont installés dans des camps répartis dans le département et dans lesquels les conditions sanitaires sont déplorables. Les réfugiés y meurent de dysenterie ou de paludisme. Radowitzky est interné au camp de Saint-Cyprien situé sur la côte méditerranéenne à une dizaine de kilomètres à l'est de Perpignan. Actif entre février 1939 et octobre 1940, le camp de Saint-Cyprien accueille plus de 30 000 personnes. Dans une lettre qu'il adressera en septembre à Luce Fabbri depuis le Mexique, il décrit

les conditions d'enfermement dans ce qu'il appelle un camp de concentration : « *Après trois jours avec seulement du pain à manger, nous nous sommes décidés à sortir la nuit pour voler un peu de riz et des pois chiche dans un des camions gardés par les gendarmes. En ce qui concerne le traitement par les gendarmes et les [tirailleurs] sénégalais, il s'est un peu amélioré car l'un d'entre eux s'est fait tuer dans le camp* ». Et il ajoute : « *Dès le premier jour je me suis dit que j'allais m'échapper, chercher des relations avec des personnes extérieures et dire la vérité aux trente personnes qui étaient avec moi que s'il y avait une chance de sortir j'en étais. Mais les jours passaient. Et un jour je rencontre quelqu'un qui a une permission pour une visite. Il me demande si je suis Simon, je lui réponds que oui, ensuite il me dit que si je peux sortir du camp et passer le poste de garde il m'attendra avec une voiture.[...] Je me suis rasé, j'ai nettoyé mes vêtements et... je suis sorti... j'ai passé le poste de garde à un km de là et je suis arrivé au lieu de rendez-vous, et de là ils m'enmenèrent à Perpignan, puis à Montpellier.* »

## Réfugiés de guerre et exilés

À partir de février 1939, le Mexique accepte plusieurs dizaines de milliers de réfugiés de la guerre d'Espagne. Radowitzky arrive en juin 1939 avec de faux papiers cubains via Montpellier, Paris et la Belgique. Installé, il se fait alors appeler Raul Gomez Saavedra. À Mexico, le poète uruguayen Angel Falco lui trouve un emploi au consulat d'Uruguay où lui-même travaille. La Seconde Guerre mondiale éclate en septembre 1939. Selon une biographie écrite en 2010, plus de trente ans après son départ de Russie, en 1940, il réussit à voir ses frères à la frontière entre le Mexique et les États-Unis, sa mère, malade, n'ayant pu faire le voyage. Pour se rendre aux États-Unis, il tente d'obtenir la nationalité mexicaine. Afin d'éviter une expulsion future des réfugiés espagnols vers l'Espagne de Franco, en cas de changement politique, le pouvoir mexicain octroie alors sa nationalité à nombre d'entre eux. Malgré cela, la demande de visa de Radowitzky est refusée au motif qu'il est sur la liste des anarchistes considérés dangereux. Par la suite il s'y rend clandestinement. Selon A. Souchy, il participe après la Seconde guerre mondiale à la section mexicaine d'une organisation internationale œuvrant pour l'envoi de médicaments aux réfugiés dans l'Europe dévastée. En avril 1946, Radowitzky, accompagné du vieil anarchiste Tomas Ferrari, assiste à la troisième conférence des États d'Amérique membres de l'Organisation Internationale du Travail, organisée au Mexique. Il y croise Libertario Ferrari (fils de Tomas), un dirigeant syndical de la Confédération Général du Travail argentine, avec lequel il se dispute sur le soutien de ce syndi-

cat à Juan Peron. Formée en 1930 par le rapprochement de l'Union Syndicale Argentine – elle-même issue d'un regroupement entre une scission non-anarchiste de la FORA et d'autres syndicats en 1922 – et de la Confédération Ouvrière Argentine, la CGT soutient dès 1943 la politique du ministère du travail dirigé alors par Juan Peron. En 1945, elle devient le principal moteur des manifestations de solidarité à Peron emprisonné et l'un des piliers de sa politique lorsqu'il est élu en 1946 à la présidence argentine. La CGT devient partie intégrante du péronisme, cette forme de populisme argentin que met en place Peron.

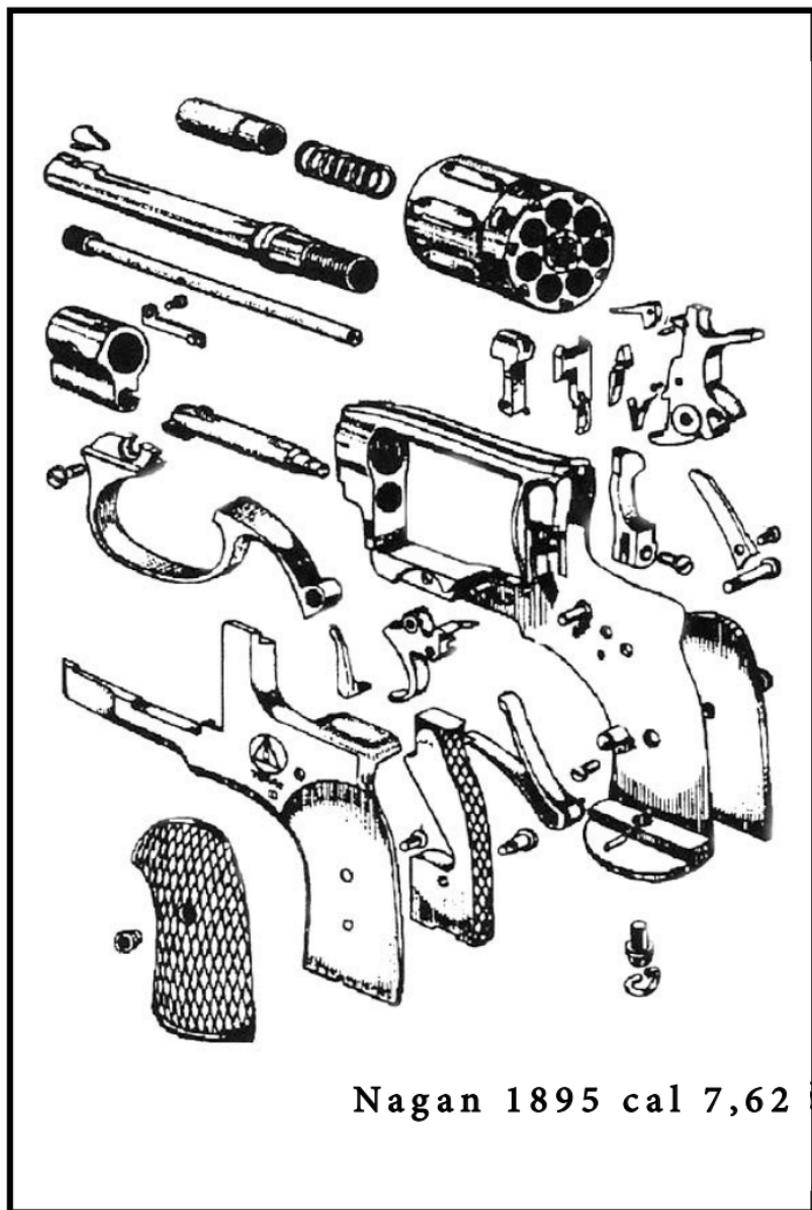
Radowitzky est embauché dans une usine de fabrication de jouets pour enfants. Il vit à Mexico avec sa compagne – dont nous ne savons rien. Il fait de nombreux aller-retour à l'hôpital, tant sa santé est mauvaise. En 1946, le Consulat espagnol du gouvernement républicain en exil au Mexique fournit un certificat de nationalité espagnole pour « *Simon Radovizky Polinsky, fils de Najman et Jaie, originaire de Stepanetz, province de Russie, né le 1<sup>er</sup> décembre 1889* », domicilié à Mexico.

Au Mexique, la communauté des exilés de la guerre d'Espagne ou d'ailleurs est diverse. S'y croise des anarchistes du monde entier et de toutes tendances, d'ex-membres du groupe anarchiste yiddish Frayhayt basé aux États-Unis, d'anciens réseaux de soutiens aux prisonniers anarchistes en Russie, des anarcho-syndicalistes, des anti-fascistes exilés, etc. Radowitzky se lie d'amitié avec certains. Il a aussi des contacts épistolaires épisodiques avec quelques anarchistes

de part le monde. Pendant ces années mexicaines, Radowitzky consacre une partie de son temps à des projets d'édition de textes et de brochures anarchistes.

Il meurt le 29 février 1956. Il existe plusieurs versions concernant sa mort. La première est qu'il est mort d'un arrêt cardiaque chez lui, la seconde dans un hôpital. Une troisième raconte, selon un témoin, qu'une voiture l'a fauché sur le bord de route mais les flics n'ont pas retenu ce témoignage et le déclarent mort d'un arrêt cardiaque sur la voie publique. Selon cette version, ses proches préfèrent rendre public une mort moins mystérieuse qu'une exécution ou un accident. Il arrive que le 1<sup>er</sup> mars soit aussi donné pour date de sa mort. Augustin Souchy publie en 1956 *Una vida por un ideal*, un recueil de textes sur Radowitzky, édité par le Grupo de Amigos de Simon Radowitzky à Mexico. Posée dans le cimetière municipal de la ville de Mexico, sa pierre tombale précise : « Simon Radowitzky (Raul Gomez) 1889-1956 / Ici repose un homme qui lutta toute sa vie pour la liberté et la justice sociale ».

Notons pour l'anecdote plaisante que le monument en l'honneur de Falcon à Buenos Aires est tagué d'un fier « *Simon Vive* » et qu'en 2010, en Argentine, un groupe d'anarchistes a revendiqué ses actions sous le nom de Nucleo Simon Radowitzky, et au Mexique, des cocktails molotovs ont été lancés par la Brigada de Accion Revolucionaria por la Propaganda por el Hecho y la Accion Armada – Simon Radowisky.



Nagan 1895 cal 7,62

.ANNEXES.



## **Lettres du bagne d'Usuhaïa de Simon Radowitzky**

– 1921 et 1924 –

À la Fédération Ouvrière Régionale Argentine

Compagnons travailleurs,

Salut. Sans espoir, résigné, enfermé et affaibli, mais courageux, j'attendais tranquillement dans ma grande et silencieuse réclusion, entre quatre murs, sans voir la lumière du jour, sans pouvoir parler à personne, j'attendais tranquillement et avec fermeté la mort. D'autres reclus, ne pouvant pas résister aux cruelles persécutions, se sont pendus ; d'autres sont morts anémiques, tuberculeux ; gardez présent compagnons, que celui qui entrait « à perpétuité », on lui interdisait la lecture, le courrier ; il ne pouvait ni fumer, ni même prendre un maté amer et il n'avait le droit qu'à une demie ration de nourriture. Moi, j'avais quelques livres dans la cellule et quand ils le surent, ils me les enlevèrent et laissèrent passer la lumière par la porte et la fenêtre ; je n'avais pu lire les livres faute de lumière. Mais ils ne se contentèrent pas de me rationner et de me mettre à l'isolement strict ; ils

inventèrent, ils cherchèrent des prétextes et ainsi, ils venaient chaque deux ou trois jours, quatre ou cinq gardiens dirigés par Sampedro, ils m'emmenaient au cachot et m'obligeaient à me déshabiller complètement pour me fouiller. Plusieurs fois, étant fiévreux, je refusais de me déshabiller ; alors ils me menaçaient par la force. Et dans ma cellule, qu'est ce qu'ils ne faisaient pas ! Ils retournaient et cassaient tout ; ils m'enlevaient ce que mon père m'envoyait, et quand il n'y avait plus rien à me prendre Sampedro me retirait la pipette pour boire le maté. C'était vraiment curieux de voir les inspections ; chaque gardien semblait prendre une grande satisfaction à emporter quelque chose ; ils emportèrent jusqu'à mes médicaments et pour les prendre, je frappais à la porte et le gardien me les donnait, revenant me les enlever tout de suite. Je les réclamais et on me répondait de les réclamer aux supérieurs. Pour l'anniversaire de mon évasion, un groupe de musique avait joué sous ma fenêtre de 8 heures à 11 heures du matin ; ainsi que l'après-midi de 13 heures à 18 heures ; eux s'amusaient à me rappeler la date de mon échec. Ces trente hommes avec un chef d'orchestre croyaient me déranger, me faire souffrir, mais moi je riais de la perversité de mes bourreaux. Par manque d'aliment, par manque d'assistance médicale (à ce moment, ils interdisaient au médecin Izaza l'entrée du bague parce qu'il protestait contre l'usage abusif du cachot), par manque d'air et de lumière, je suis malade. J'ai sollicité l'infirmier et pour le faire venir, j'ai du crier de la fenêtre mais les gardiens n'ont pas prévenu la garde et se sont excusés en disant qu'ils avaient oublié. Mes bourreaux, en fermant la porte, après l'inspection, parlaient à voix haute

pour que je les entende : « *Celui-là ne veut pas mourir, il est malade, il ne mange pas, il est mou et il n'a pas envie de se pendre* ». Un jour, comme je ne mangeai pas de viande ni de plat, je demandai s'ils me donneraient une assiette de soupe de malade et le gardien me répondit : « *Ils te donneront plus vite une corde qu'une soupe* [jeu de mot entre soga et sopa] ». Par pure curiosité, un jour, quelques officiers d'un navire demandèrent à me voir et quand ils ouvrirent la porte... ils frémirent à la vue de l'état dans lequel je me trouvais. Un officier inconsciemment, me demanda si j'étais au pain sec et à l'eau et le gardien répondit que je ne voulais pas manger. Je leur dis qu'il y avait plus d'une année que j'étais en demande qu'on me donne pour seule nourriture une assiette de soupe et que je me maintenais... moralement. Alors, Miguel Rocha, un chef de l'administration pénitentiaire, ordonna qu'on me donne la maudite soupe avec des pommes de terre : après quelques jours, on me la retira. Mais cela n'est rien ! Quand le navire école arriva, le médecin à bord fit quelques visites ; j'en ai demandé une et après quelques requêtes ils amenèrent le médecin accompagné de quatre surveillants, par crainte de ce qu'il dirait de l'état dans lequel il me trouverait. Quand je lui dis qu'il y avait deux ans que j'étais reclus sans sortir de la cellule, je ne pus parler d'avantage parce que le chef des surveillants fourra son nez dans la conversation et le médecin se retira. Ensuite, j'ai demandé qu'on m'examine ; ils me frappèrent et sous les regards inquisiteurs des gardes, le médecin s'acquitta de sa mission humanitaire en confirmant que j'étais atteint d'une inflammation chronique de la gorge et d'une insuffisance pulmonaire. Il me prescrivit un bon remède

mais une fois le navire parti, ils ne voulurent pas me donner le médicament ni me soigner, et la maladie continua son cours. Dans le quart de cellule du pavillon 5, où je me trouve, il y avait un autre reclus, dans les mêmes conditions, le compagnon Avelino Alarcon [*un anarcho-syndicaliste membre du syndicat des boulangers*], qui reçut quinze jours de cachot au pain sec et à l'eau pour être un de mes amis intime et anarchiste. Palacios le fit condamner à sa sortie du cachot. En peu de temps, il tomba malade. Un jour, il envoya une lettre à l'administration demandant l'assistance médicale et ils lui répondirent de se diriger vers le directeur. En même temps, Miguel Rocha ordonna qu'il ne lui soit donné ni papier ni crayon et que ne soit permis à aucun détenu d'envoyer quelque lettre que ce soit sans qu'il en ait pris connaissance, excepté au directeur ou à la famille. L'état d'Alarcon s'aggravait chaque jour d'avantage. Plusieurs fois, j'ai appelé l'infirmier et lui ait demandé que lui soit donné quelques médicaments pour qu'il puisse résister jusqu'à l'arrivée du médecin de Buenos Aires au bain. On m'a répondu que je n'avais qu'à aller parler avec Palacios, et ainsi, semaines et mois passèrent. Un jour, j'ai obtenu un peu d'huile, du sucre, du thé et du lait concentré ; j'ai demandé au gardien s'il voulait me faire la faveur de donner cela à Alarcon, mais il refusa et quand ils vinrent m'inspecter, j'osai le demander à Sampetro et au chef de service, Gonzalez ; je les priai, et m'humiliai devant ces deux hyènes, mais assurément, il est plus facile d'attendrir une pierre que les cœurs de ces bêtes ; je leur dis que le sucre était à moi, que lui ne mangeait rien et ils me répondirent : « *Quand il aura faim il mangera* ». Peu de

jours après, à force d'insistance avec les gardiens, j'obtins qu'ils lui portent quelques vivres. Alarcon pleura, il connaissait le sacrifice que j'avais du faire pour pouvoir l'aider en quelque chose. Je demandais toujours au gardien comment allait Alarcon (certaines fois, la nuit, je parlais avec lui, quelques mots lors d'un instant d'inattention des gardes, mais ils nous dénoncèrent et la direction ordonna de punir de 15 jours au pain sec et à l'eau ceux qui parleraient) ; certains disaient la vérité, d'autres mentaient. Un jour, à l'heure du repas, quand ils ouvrirent la cellule d'Alarcon, je remarquai un grand silence ; après qu'ils aient distribué la nourriture, j'appelai le garde et lui demandai qu'il me dise la vérité sur l'état d'Alarcon. Il me dit que c'était très grave. Je demandai au garde X qu'il avise l'infirmier ; peu de temps après, l'infirmier vint et dit au garde : « *C'est grave, mais je dois consulter G. N. Palacios et M. Rocha* ». Quand il leur dit qu'il était nécessaire de le mettre en isolement, Rocha et Palacios lui demandèrent s'il était sûr que Alarcon « *allait mourir* », et avant l'affirmation de l'infirmier, ils donnèrent l'ordre de le transférer en isolement. À six heures de l'après-midi, j'entendis les gardiens parler de le transporter ; je frappai à la porte, les gardiens m'ouvrirent ; presque à bout de force j'arrivai à la cellule d'Alarcon ; ils ne voulaient pas ouvrir la porte ; je leur dis : « *et bien, au lieu de porter un cadavre vous en porterez deux* ». Ils ouvrirent enfin... quand il me vit, il fit un effort surhumain pour se lever. C'était un squelette, mes frères... Il me dit : « *Ma mort s'approche ; je meurs tranquille, j'ai lutté pour notre idéal, pour le bien des travailleurs, j'ai toujours été loyal avec mes amis et juste dans ma conduite* ». Les

gardiens qui étaient présents ne pouvaient retenir leurs larmes à voir s'embrasser deux victimes de la société actuelle. Par crainte que quelqu'un nous vît, car ils seraient jetés à la rue, les gardiens ne me laissèrent pas plus d'une minute. Peu de jours après, le 15 septembre, Alarcon mourut à l'isolement. Compagnons : vous pouvez imaginer quel a été mon état en voyant mourir à mes côtés un compagnon, un frère, et ne pouvant l'aider ni soulager son martyr. Peu de temps après, ils tueront de la même manière le prisonnier numéro 452 (Carlos Barrera). Celui-ci eut un échange de mots avec quelques gardiens ; ils le battirent et le mirent au cachot avec ordre de le garder au pain sec et à l'eau ; ensuite, ils lui ramenèrent un matelas et lui donnèrent une demie ration de nourriture, le laissant reclus. Quelques mois après, en raison de l'enfermement et des blessures reçues en luttant contre les gardiens, il tomba malade. Il demanda l'assistance médicale et on lui répondit : « *tu es un vaurien, tu fais le malade pour qu'on lève ta réclusion* ». La douleur l'obligeait à se plaindre et, un jour, ignorant qui se plaignait, je le demandai au gardien. Il me dit « *c'est le 452 qui fait le fou pour que sa peine soit levée* ». Je leur démontrai qu'il était trop humain pour faire semblant d'être malade et qu'ils l'avaient fait voir, tout au plus, à un infirmier mais il me répondit que le chef de service, Gonzalez, lui avait dit de se soigner tout seul. Ainsi, peu à peu, il perdit la raison ; il chantait, il sifflait. Une nuit je l'appelai et lui dis : « *Compagnon, rends moi ce service, si cela est possible, de ne plus siffler la nuit car je suis aussi alité et malade* » et il me répondit : « *Frère, pardonne moi, je ne peux pas, ils m'ont empoisonné et il replit ses plaintes : aïe ! ... aïe !* »

Comme il se plaignait beaucoup, jour et nuit, le chef de la sécurité, Gonzalez, alla à la direction dire qu'un détenu faisait le fou et le malade, et Palacios et Rocha ordonnèrent (ainsi me le dit le gardien) : « *laissez-le au pain sec et à l'eau, nous lui ferons passer sa folie* ». Ce fut ainsi jusqu'à ce qu'un jour le gardien dise à la garde « *Il paraît que le 452 va mal* ». Le chef de service vint pour confirmer que c'était vrai et au même moment l'infirmier arriva. Celui-ci, après l'avoir vu, alla à la direction où on lui posa la même question que lorsque Avelino Alarcon était moribond, s'il était sûr qu'il allait mourir. Ils apportèrent la civière, l'emmenèrent à l'infirmierie et le jour suivant il mourut... en demandant de l'eau. Compagnons : l'émotion ne me laisse pas écrire ; je me rappelle tout ce que j'ai vu ces dix dernières années au bagne, des quelques six années passées dans les cachots, avec 20 ou 30 jours au pain sec et à l'eau, à l'isolement et avec, clouée à la fenêtre, une plaque avec des trous dans lesquels une allumette passerait à peine, écoutant les cris à côtés de moi « *Ne me frappez plus s'il vous plaît, un peu d'eau* ». Et en hiver, les prisonniers sans vêtements aux cachots, ne pouvant résister au froid, demandaient qu'on les tue d'une balle, que ce serait plus humain. Peu de temps après que le prisonnier 452 soit mort (Carlos Barrera), le 122 se pendit. J'ignore comment il s'appelait ; il était aussi à l'isolement. Quelques semaines après, à force de trop de cachot, pendant trente jours au pain sec et à l'eau, ils tuèrent le 629. Un tuberculeux (Lastra, 450) mourut aussi. Un jour, à l'heure de l'inspection, un gardien me dit : « *Attention avec les draps déchirés* ». Je lui demandai pourquoi il me disait cela et il me répondit, avec le sourire

aux lèvres, qu'à l'heure de donner le café au détenu 632, ils l'avaient trouvé pendu avec un morceau de drap. « *Eh, fais bien attention à ne pas déchirer les draps !* » J'étais au lit, malade ; je ne pouvais pas me lever ; je l'ai insulté et j'ai eu la force de lui tirer le pot de chambre (*zambullo*) à la gueule. Je l'ai insulté, chassé... Pour eux, c'était un plaisir, vu que je m'affaiblissais, me consumais dans un cachot, ils venaient chaque jour me mortifier plus. Soudain, un jour, un gardien vint et me demanda si je connaissais le prisonnier 35, Luis Burgatto ; je répondis que je n'avais de compte à lui rendre sur rien. Alors il me dit : « *il paraît qu'il devient fou* ». À l'entendre, je tressaillis. Cela faisait déjà plusieurs nuits que j'en entendais un parler tout seul. Que n'ont-ils pas fait avec lui ! Trois jours au pain sec et à l'eau en guise d'interrogatoire ; trente jours pour avoir touché un pain de contrebande lors d'une punition au cachot ! ; long enfermement, demi-ration de nourriture, des cris « Ne me cognez pas » qui sortent des cachots, les soupirs des malades, tout cela a eu une influence sur lui et lui fit perdre la raison. Une fois qu'il criait qu'il voulait parler au chef, ils le changèrent de cellule parce que sa fenêtre était en face de la garde et ils le mirent en face de la mienne. La plus grande partie des journées, ils le laissaient sans manger parce qu'il criait : « *ça fait deux ans que je suis enfermé ; gars, gars, je suis innocent... ils m'ont empoisonné... chef!* » Sur ordre du chef de service, Gonzalez, ils le laissèrent, un jour, non seulement sans nourriture, mais aussi sans eau et avec des planches clouées à la porte. Le prisonnier 35 se déchaîna et avec les planches de la couchette, commença à frapper sur la porte. J'appelai le gardien et le priai qu'il lui

donne ma ration de pain et de nourriture pour l'apaiser, vu qu'il était malade de l'esprit. Il me répondit qu'il n'était pas malade, qu'il simulait. Les gardiens venaient pour se divertir avec lui et quand la nuit arrivait, Sampedro et son escadron l'emmenaient au cachot. Lui alors, voyant beaucoup de gardiens, refusait de sortir de sa cellule et criait : « *Tuez moi, tuez moi...* ». Sampedro disait : « *Je m'en fous, si tu n'y vas pas, nous t'emmènerons en te traînant par les pieds* ». Le malade, en entendant cela, saisit une planche et cria : « *Celui qui entre, je lui casse la tête ; à l'aide ! à l'aide !* » Compagnons : en face de ma cellule, un être humain a été assassiné... je ne pouvais plus supporter, je frappai à la porte, j'appelai les gardiens, je leur expliquai que s'ils lui donnaient de la nourriture, il se tiendrait tranquille ; qu'il était malade et qu'en plus, ils le laissaient sans manger quatre ou cinq jours par semaine, et qu'ainsi, forcément n'importe quel homme deviendrait furieux. Ils me répondirent de ne me soucier de rien et fermèrent ma porte. Vu qu'il ne voulait pas aller au cachot et que ses bourreaux craignaient qu'il leur casse la tête, ils firent ce qui suit : Au bain, il y a un garde, Miguel Bolano ; cet homme était respecté par les prisonniers ; ils l'appelèrent (tout ce que je raconte, je l'ai entendu de mes propres oreilles) et Sampedro dit : « *Essayons de le changer de cellule pour lui enlever les planches et après nous lui donnerons un matelas et de la nourriture* ». Le gardien Bolano s'approcha de la porte et il lui dit ceci : « *Écoute Bugatto, comment va l'ami ? Aujourd'hui, ils t'ont laissé sans nourriture mais viens avec moi, nous changerons de cellule parce que celle-ci a la porte cassée* », mais le malade refusa, disant qu'on le tuerait

et prononçant quelques mots incompréhensibles. Le gardien insista : « *Regarde, 35, tu sais qui je suis, je ne vais pas te tromper ; nous allons changer de cellule et après, je t'apporterais un matelas et de la nourriture ; je te donne ma parole d'homme* ». Le 35 le crut et alla dans l'autre cellule... qui était le cachot, et avant de se rendre compte où il était, ils fermèrent violemment la porte. Le garde Bolano revint à la cellule de Bugatto pour lui apporter le matelas et la nourriture, mais Sampedro l'appela pour qu'il retourne à la garde car il n'y avait personne. Ainsi, lâchement, ils trompèrent le gardien et le prisonnier. Ils gardèrent Bugatto deux jours à l'eau et cinq nuits sans couverture, et ensuite au pain sec et à l'eau jusqu'à ce qu'il ne puisse plus marcher. L'intention de la garde était de le faire mourir comme Alarcon et le 452, mais à cette période, un médecin de l'établissement arriva et un compagnon alla lui dire que dans le pavillon, il y avait un prisonnier gravement malade. Le médecin le visita. Il lui prescrivit des remèdes et ordonna qu'on lui donne un lit et un matelas mais eux, voulaient continuer le même traitement. Une semaine plus tard le médecin revint le voir parce qu'il continuait à crier la nuit : « *Gars, pour ma mère... viens, où es-tu ?* » Le jour qui suivit la visite du médecin, les bourreaux allèrent dans la cellule, le laissèrent au pain sec et à l'eau, sans matelas ni couverture. Comme il était alité, sans force pour marcher, ils lui donnèrent des coups de bâtons, lui prirent le matelas et les couvertures, les mirent dans la poubelle dans laquelle il urinait et il dut faire ses besoins au sol. La direction, pour éviter qu'un prisonnier puisse raconter cela au médecin, ordonna que les consultations se fassent en présence du chef

de service, avec lui, ils étaient sûrs que personne ne se risquerait à parler de ce qui se passait dans le pavillon 5. Mais, alors que le médecin se trouvait à l'hôpital, un prisonnier de passage l'avisa que dans un cachot du pavillon 5, le prisonnier 35 était moribond. Le médecin revint ordonner qu'on lui donne nourriture, matelas et vêtements mais ses bourreaux voulaient en finir avec lui, et il lui donnèrent une demi-ration et un vêtement et récemment, quand la rumeur courut qu'une commission venait au bain, ils lui donnèrent un matelas. Compagnons : gardez présent que ce que je vous dis dans cette lettre n'est qu'une partie de ce que je vis et entendis durant ces deux années enfermés dans le pavillon 5. Et les raclées dans les cachots, sous ma cellule, et entendre pleurer sous les coups et la faim ! Pour dire vrai, moi aussi, quand j'étais sain, la nourriture, la demie ration, je n'y touchais pas. Il y avait des nuits où la faim ne me laissait pas dormir. Et penser que sous ma cellule, il y avait les autres qui n'avaient même pas un peu d'eau, ni même un matelas... jetés au sol dans les nuits d'hiver... les soupirs, les cris ! C'était véritablement à devenir fou, et mes bourreaux, lorsqu'ils sortirent Bugatto, mirent dans la cellule un fou, le 406, qui à force d'enfermement, de cachot et de coups, perdit la raison et passa nuit et jour à répéter cette rengaine : « *la vérité de mes vérités est pure vérité et les vérités que je dis sont de vraies vérités* ». Il m'était impossible de continuer ainsi, car je ne pouvais pas dormir à cause de ses « vérités » qu'il chantait à voix haute. Je demandai à changer de cellule. Ils me répondirent : « *Ainsi, il se divertit et ne s'ennuie pas mais s'il veut, nous en rendrons compte à la direction* ». Savez-vous ce qu'ils firent ?

Voyant que mon état s'aggravait, que je ne mangeais pas et que je dormais peu, toutes les nuits, à minuit et à quatre heures, ils ouvraient la porte de ma cellule et me réveillaient en disant : « ça va ? » Je demandais que l'on me laisse tranquille au moins la nuit et on me répondit que s'était l'ordre d'un supérieur de venir me voir deux fois par nuit par « crainte » que je ne me pendre... et depuis plus d'un an, j'ai un fou en face de ma cellule qui me chante « la vérité de mes vérités », etc, etc. Mais ce n'est pas le même fou. Avant il y en avait un autre, mais un curieux ; il rêvait et délirait, il se réveillait en criant au secours et en m'appelant : « *Simon, s'il te plaît, détache-moi le nerf qui m'a emmené en enfer et qui m'a attaché le cœur...* » Il pleurait, il criait. Les gardiens, des stupides ! Venaient la nuit s'amuser avec lui ; il y en a un autre qui crie dans son délire qu'ils ont tué sa femme et ses enfants. À cet homme, un officier de police à Cordoba, déshonora une de ses filles et la mit dans une maison de prostitution. Lui, en l'apprenant, tua l'officier et fut condamné à 25 ans de bague. Depuis qu'il était arrivé ici, il avait perdu la raison. Au début, comme d'habitude, ils disaient qu'il faisait le fou mais cela fait déjà trois ans qu'il est dément et que ne lui ont-ils pas fait ! C'est vraiment incompréhensible qu'il ne soit pas mort avec tous les mauvais traitements qu'il reçut. Il ne retrouvera plus jamais la raison. Je ne savais pas comment il s'appelait ; il a le numéro 273. Du 30 novembre 1918 jusqu'au 7 janvier 1921, je suis resté entre quatre murs, sans voir la lumière du jour et avec une demie ration. Et avec celle-là, je souffrais de quatre périodes d'isolement passées. La première fut de mars 1912 à octobre 1913, la seconde de février

1914 à décembre, et la troisième d'octobre 1915 jusqu'au 25 mai 1916. À chaque fois que je rentrais à l'isolement, j'avais d'abord vingt ou trente jours au pain sec et à l'eau ; après quand je travaillais je souffrais de ces enfermements. Le 3 janvier, à l'heure du repas, l'inspecteur de justice, docteur Victor Baron Peña se présenta dans ma cellule. Il me demanda comment je m'appelais. Je lui dit mon nom. Bien que je sache déjà qu'il était pour plus de sécurité, je lui demandai : « Êtes vous l'inspecteur de justice ? ». « Oui ». Je voulus parler mais il me dit qu'il allait d'abord manger et qu'il me parlerait le jour suivant. Ce fut ainsi. L'autre jour, pendant l'après-midi, la direction m'appela et je dus me confesser : j'avais à peine assez de force pour marcher et me tenir debout. L'inspecteur de justice dut me donner une chaise sur laquelle je m'assis pour pouvoir parler. Je parlais, je parlais beaucoup ; je racontais tout ce que j'avais vu et souffert depuis le jour où j'étais arrivé au bagne ; tous les isolements, les cachots, les persécutions dont sont victimes les prisonniers. Il était très attentif : il me dit que tout changerait, qu'il viendrait avec une mission humanitaire faire justice. Je lui démontrais que lors des multiples interventions, les prisonniers avaient été bien traités lorsqu'elles arrivaient, et le jour qui suivait le départ des inspecteurs, en route vers la capitale, les vieux procédés reprenaient au bagne. Il m'assurait que cette fois ce ne serait pas ainsi et qu'ils suivraient les ordres qu'il donnerait ; que l'on traiterait les prisonniers humainement. Ensuite, les prisonniers défilèrent devant lui. Certains tombèrent en allant à la direction ; alors, l'inspecteur alla jusqu'aux cellules et là-bas, l'homme se trouva sans force

pour contenir ses larmes, en écoutant un prisonnier, qui pour avoir demandé au chef de service, Gonzalez, qu'on le fasse soigner, étant malade, et pour l'avoir crié à la fenêtre, a pris 37 jours au pain sec et à l'eau (au moment où j'écris, il est moribond ; hier ils nous ont levé de l'isolement moi et un autre compagnon) ; et les souffrances inaudibles des autres qui devinrent fous par la faim et les raclées ; ceux qui sont depuis plus de deux ans sans chemise et d'autres (un fou qui l'a insulté) qui pour parler à la fenêtre souffrirent de trente jours au pain sec et à l'eau ou quand par plaisir Sampedro décidait de remplir les cachots. L'inspecteur est vraiment digne d'admiration ; compagnons : il fait honneur à la justice. Jusqu'à une heure du matin il allait de pavillon en pavillon et de cellule en cellule. Il suspendit Palacios et Rocha ; il renvoya six matons, et le 7 janvier, il leva de l'isolement tous les prisonniers du pavillon 5. Malheureusement pour moi et d'autres détenus, la porte s'ouvrait un peu tard. Mais au moins j'aurais une satisfaction en mourant, avoir vu un être humain et la lumière extérieure. Et l'inspecteur ne fit pas que cela, il était un homme, un homme d'honneur. Le jour où il parla avec moi, en m'en allant, je lui dis que s'il voulait des preuves des raclées que nous prenions au cachot, dans le pavillon où j'avais été enfermé il pouvait trouver les bâtons et une balle de sable ; je lui indiquait l'endroit où elles étaient cachées, il y alla, les trouva, et trouva encore plus. Ceux de la direction, c'est-à-dire Palacios et Rocha dirent que les bâtons étaient aux prisonniers (quand il trouva les bâtons, il se présenta au chef de la sécurité, José Muzzo, et quand l'inspecteur lui demanda pourquoi les bâtons étaient là, il ne sut

rien répondre, il resta confondu) et que nous avions des armes à feu, des couteaux, des dagues, etc. Le jour suivant, l'inspecteur ordonna que tous les membres du personnel se présentent à trois heures du matin. Ils crurent que cela était un nouvel ordre ou une manœuvre quelconque. À trois heures, l'inspecteur se présenta et demanda à fouiller les cellules. La fouille dura de trois à neuf heures, effectuée en présence de l'inspecteur, et les uniques choses qu'ils trouvèrent furent des amadouviens... et des bouts de chaînes. L'inspecteur rit et demanda si ici les amadouviens [*champignon utilisé comme bougie*] étaient des armes à feu et les couteaux... des bouts de canettes que les détenus avaient pour couper leur viande. Alors ils comprirent que l'inspecteur n'était pas venu écouter le groupe de musique ni assister aux banquets. Certains prisonniers refusant d'aller travailler, la pression monta dans les pavillons avec les gardiens ; mais tous les détenus le comprirent et dénoncèrent à l'inspecteur que c'était les gardiens qui avaient fait naître les troubles pour que les prisonniers se révoltent ; tout ceci fut inutile car les prisonniers étaient unis et ils se conduisirent très bien durant leurs déclarations. Peu de jours après, une commission de quatre diplomates arriva par le croiseur San Martin. D'abord ils allèrent au pavillon 5. Arrivant à ma cellule, ils me demandèrent pourquoi j'étais tant persécuté au bagné. J'ai parlé plus de deux heures ; je leur appris tout, comme je le fais dans cette lettre, les châtiments, les isolements, etc, etc. Je ne pouvais plus parler, j'étais malade de la gorge et cela me coupait la voix. Ils allèrent dans les autres cellules et furent horrifiés de voir le reste des détenus. « *Vraiment - diront-ils - la répu-*

*tation dont jouit ce bagne est justifiée* ». Quand ils allèrent à l'isolement, presque tous les malades avaient été victimes du pavillon 5, ils écoutèrent, ne pouvant regarder les moribonds ni les tuberculeux crachant du sang.

Compagnons, travailleurs : Au nom de tous ceux que j'ai croisé au bagne, mes compagnons d'infortune, nous saluons et approuvons votre initiative contre les crimes de ce sombre bagne.

Simon Radowitzky  
Bagne d'Ushuaïa, janvier 1921

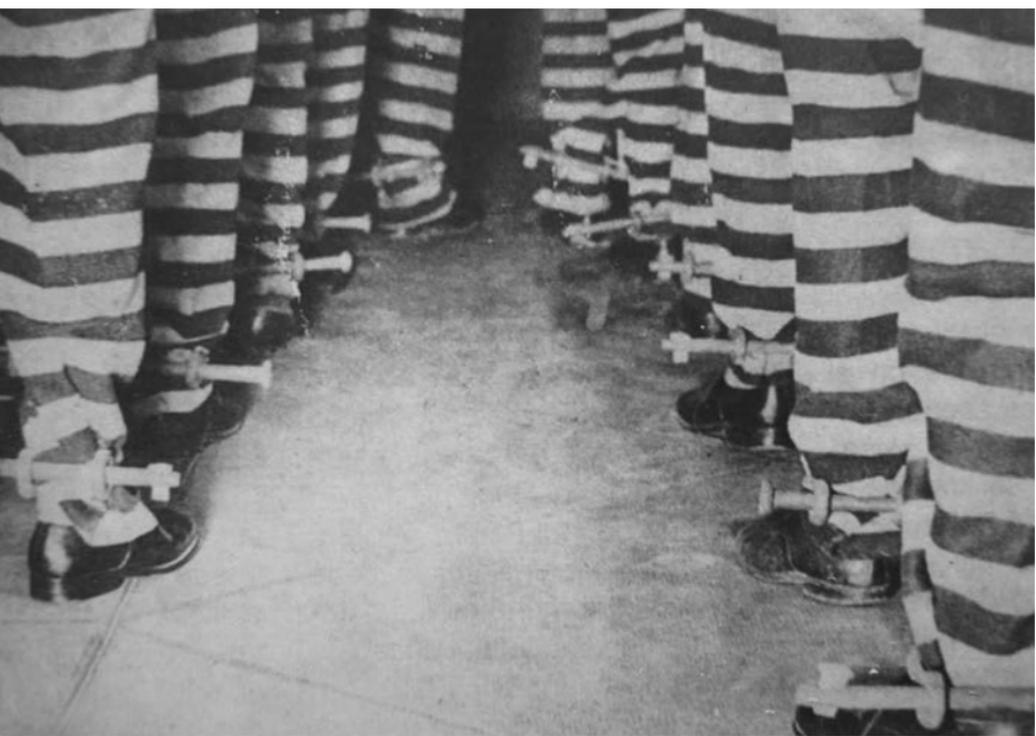
PS : Maintenant le bagne fonctionne réglementairement, mais... hier, ils votèrent un nouveau règlement qui semble retourner vers l'ancien. Nous verrons. Pour clore ce sujet dont je vous parle dans cette lettre, ils ont fait cela : ils enlevèrent la fenêtre et comme le volet a la même taille, ils le clouèrent et le prisonnier dut alors supporter le vent gelé qui entrainait par les 400 petits trous d'allumette... Dans cet état, l'inspecteur rencontra mon ami, à l'isolement, Enrique Arnold (165) [*condamné en 1911 à 25 années de bagne pour le meurtre, qu'il nie, de Ester Naddeo avec qui il avait une aventure amoureuse secrète*]. Le médecin, ensuite, prit soin de lui un mois sinon il serait mort. Ce détenu était malade et ils le persécutaient pour être un intellectuel et parce qu'il ne voulait pas vendre sa plume au major Grandon et à G. N. Palacios. C'est digne d'admiration que d'avoir souffert autant pour le bien-être des prisonniers.

Simon...

[...] Comment pourras-tu comprendre, ce n'était pas possible de dire dans le télégramme précédent quel travail il y avait et dans quelles conditions. Mais les circonstances m'obligent à dire la vérité. Je ne voulus rien manifester de tout cela ; j'avais encore assez de courage et d'esprit pour supporter les persécutions de mes matons ; mais comme tu entendras bientôt dire que je suis à nouveau au cachot, je vais t'expliquer ce qui s'est passé. Le premier jour où la nouvelle direction prit la charge du bagne, il y eut une punition au cachot, au pain sec et à l'eau. Personne ne savait pourquoi ; ils me prirent soudain et me traînèrent, me laissant inconscient. Jusqu'à aujourd'hui, j'ignore la cause d'une chose ou d'une autre. Les jours d'après, le directeur Palacios et tout le comité vinrent et me jetèrent tous mes livres, papier pour écrire, encre ; pour finir, ils laissèrent la cellule sans un brin de papier et cette même après-midi, un ordre arriva de me mettre à l'isolement, encore une fois, au pain sec et à l'eau. Après quelques jours, la garde m'appela et lut un ordre qui disait : « *Par décision de monsieur le directeur, la punition est levée...* » Je suis allé travailler à la carrière ; j'ai travaillé quelques jours, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils viennent pour m'enfermer de nouveau. Ils me mirent une autre période au pain sec et à l'eau et m'enlevèrent encore une fois la punition m'obligeant à travailler, aux travaux for-

cés. Toute tâche difficile et humiliante, ils me la gardaient. J'étais complètement isolé et avec interdiction de parler. Vu que maintenant j'entrais dans une période où le cachot, au pain sec et à l'eau, m'était plus pesant, ils voulaient en finir avec moi à force de travail et d'enfermement. Je n'écris pas cette lettre au son des plaintes ou des protestations ; non, ce n'est pas mon intention ; j'espère seulement te dire que ma persécution, je la dois à quelques individus qu'il y a ici et qui sont de la Ligue patriotique. L'un d'eux est un certain Bazan que j'ai entendu dire être chef d'une brigade de la Ligue à Cordoba. Et puis, lui et un autre semblent plus délirer sur moi. Mais comme je me considère supérieur à eux, et qu'un jour, je leur ai dit que ni eux, ni personne ne me volerait mes droits d'Homme et ma dignité d'anarchiste, ils ne savent pas quel mal me faire depuis. Sur conseils d'autres prisonniers, je vais travailler aux travaux forcés pour ne pas leur donner le goût de me mettre au pain sec et à l'eau. Malgré les interdictions que mes bourreaux m'ont imposé aujourd'hui ; j'ai du courage et je ne me courberai pas. Cette fois quand cette lettre t'arrivera, je serai au cachot ; alors s'ils ne changent pas mon travail, je refuserai de continuer à travailler et qu'ils viennent ces misérables. Pourquoi écrire est une chose, et comprendre cette dureté en est une autre, et ma patience s'achève déjà, surtout au rythme qu'ils tiennent à m'envoyer au travail et avec les ordres qu'ont les gardiens. Ils ont été jusqu'à commettre la stupidité de mettre dans les carnets de la garde que j'étais aux travaux forcés et sous surveillance renforcée...

Simon - Juin 1924



# Revendications du Groupe d'ouvriers anarchistes-communistes d'Ekaterinoslav

– 1905 –

Compagnons ouvriers

En réponse aux tromperies capitalistes, à l'exploitation insolente au travail, à toutes les oppressions possibles et enfin, à la violence déchaînée contre les ouvriers en grève par la direction des usines Ezau et Construction de Machines, nos compagnons anarchistes-communistes ont assassiné un des principaux responsables des innombrables souffrances du peuple travailleur. Hier dans la nuit, une bombe composée de dynamite a explosé dans la maison du directeur et actionnaire de l'usine Construction de Machines à Amur. Celui-ci, sans honte, avait décidé de licencier, sans aucune raison, 3000 ouvriers ; pour cela, il a payé de sa vie et de ses biens ! Compagnons ! Que notre première bombe nous apporte « l'esprit rebelle », ce sentiment sacré duquel surgira la flamme ardente de la révolution et qui allumera la haine dans vos cœurs ! Qu'elle rappelle à tous les insectes de bourgeois que vous, ouvriers, vous ne permettrez pas qu'ils s'imposent sans être châtiés ! Qu'elle soit un cri de guerre, l'appel à entrer dans la lutte anti-bourgeoise, dans la lutte de classe, l'appel à étendre la terreur économique et la grève générale révolutionnaire ! Mort à la société bourgeoise ! En avant au nom de la cause ouvrière, au nom de la révolution sociale !

Groupe d'ouvriers anarchistes-communistes  
Ekaterinoslav, 5 octobre 1905

À tous les travailleurs,

Après un silence obstiné, la dynamite a parlé, défiant l'autorité et le capital. Le premier avertissement est lancé, sans phrase forte, ni sentence, mais dans une langue simple et claire. Les vampires du travail doivent bien comprendre qu'à partir de maintenant leur festolement perpétuel est troublé une fois pour toutes. Que toujours, où qu'ils aillent, la main de l'anarchiste vengeur sera suspendu au dessus d'eux, comme l'épée de Damoclès toujours prête à trancher, pour les prendre par surprise dans un agréable banquet, dans un club, un restaurant ou dans les rues pleines de gens, dans leurs voitures, dans un train, dans une réunion, durant leur service ou dans leur propre maison. Ils ont joui de trop de tranquillité, ils ont trop usé les nerfs du prolétariat et sucé son sang. Le temps de payer est arrivé. Gloire aux lutteurs qui combattent ces hyènes maudites, les arrachant du cou du peuple ! Qu'elles sachent que nous ne parlerons avec elles que dans une seule langue, celle de l'attentat, et que l'unique demande que nous enverrons sera de la dynamite. Et cela où qu'elles soient, assises dans leurs bureaux de banques, en réunions d'actionnaires, en conférences entre industriels ou au parlement. Nous les avons vu, les assassins du prolétariat, quand ils se riaient de notre « simplicité mentale » ou de notre crédule docilité. Nous nous souvenons qu'eux ont été sourds et muets face à nos besoins. Nous savons qu'en ré-

ponse à une grève pacifique, ils ont mis à la porte 1000 ouvriers des usines Ezau et Construction de Machines, les jetant à la rue, affamés et au chômage. Compagnons ! Assez d'oppression et d'humiliation ! Répondez à la violence par la violence et vous verrez que c'est la seule langue que la bourgeoisie comprend. Aucun négociateur, aucun appel au « sentiment humanitaire », aucun politique, aucun gouverneur, aucune grève pacifique, aucun contremaître ne vaut quelque chose. Tous vivent du sang des ouvriers. À bas tous ces gens ! Laissons les travaux si civilisés et cultivés et commençons la lutte contre la bourgeoisie. Nous savons que c'est seulement en démolissant ses piliers que nous nous libérerons. Dans nos actions pacifiques, lorsque nous avons marché à mains nues, nous n'avons reçu que des coups de feu ; Pour avoir participé à des grèves économiques, nous avons reçu des licenciements. Nous préparons une grève générale armée, violente, dirigée contre tout le système bourgeois. Nous développerons la terreur économique, individuelle ou de masse, frappant les bourgeois et leurs lèche-culs ! Nous avons beaucoup appris de la vie. Elle nous a montré dans toute sa nudité l'inimaginable exploitation capitaliste. La vie elle-même a démasqué l'État et le capital. Elle, qui nous a laissé des blessures ouvertes, nous a aussi ouvert les yeux. Nous avons compris que seul le peuple travailleur lui-même peut s'occuper de lui. Nous sommes allés combattre. Fatigués, amoindris par la faim, après la guerre et la crise, ils nous ont envoyé à la katorga [*bagnes tsaristes situés en Sibérie et dans l'extrême-orient russe*], entourés de soldats. Nous avons enfin compris ce que nous devons faire.

Que les pionniers de la lutte attaquent les rassasiés ! Que la répression populaire commence ! Que les voix des nouveaux héros, pas si nombreux, s'unissent aux cris de Ravachol, Vail-

lant, Henry et Farber\* ! Que les actes individuels, peu à peu, deviennent un torrent de révolution qui rase les restes de la société bourgeoise ! En avant ! Luttons !

Rappelons nous, frères ouvriers, que nous devons répondre à la violence des dirigeants et que déjà des anarchistes-communistes ont protesté en lançant une bombe contre un bourgeois.

Groupe d'ouvriers anarchistes-communistes  
Ekaterinoslav, mi-octobre 1905

\* François Claudius Koëningstein dit Ravachol, Émile Henry et Auguste Vaillant sont trois anarchistes français qui à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle réalisent plusieurs attentats et sont exécutés pour cela. Né en 1886 dans la ville de Porozov (actuel Belaruss) près de Bialystok, Nisan Farber poignarde un industriel et le blesse gravement à la sortie d'une synagogue, courant 1906. Le 6 octobre, il meurt lors de l'explosion de sa bombe dans le commissariat central, tuant flics et bourgeois.



## Bibliographie

### SUR LA RUSSIE

- *Les anarchistes russes*, Paul Avrich, 1979

Le texte intégral du chapitre « Les terroristes » est disponible en brochure sur le site Basse Intensité

- *Y horrible sera su rabia – el anarquismo en Yekaterinoslav 1904 – 1908*, Barcelone, 2007

- *Anarquistas de Bialystok (1903 - 1908)*, Furia Apatrida

- *Vive la révolution, à bas la démocratie ! Anarchistes de Russie dans l'insurrection de 1905. Récits, parcours et documents d'intransigeants*. Mutines Séditions, octobre 2016

### SUR L'ARGENTINE

- *Les gauchos juifs*, Alberto Gerchunoff, 1910 (2006)

- *Le chemin de Buenos aires*, Albert Londres, 1927 (1998)

- « Evocacion del primero de mayo de 1909 », D.A. de Santillan, 1927

- *Severino Di Giovanni, el Idealista de la Violencia*, Osvaldo Bayer, 1970

- *La FORA : ideologia y trayectoria de movimiento obrero revolucionario en la Argentina (1933)*, D.A. de Santillan, Buenos Aires, 2<sup>e</sup> ed, 1971

- *Un anarquista en Buenos Aires (1890-1910)*, Eduardo G. Gilimon, 1972

- *La Patagonia Rebelde* (Quatre tomes), Osvaldo Bayer, 1972 - 1975

- *Los Anarquistas Expropiadores, Simon Radowitzky y otros ensayos*, Osvaldo Bayer, 1975

- *El judaismo y la semana tragica: la verdadera historia de los sucesos de enero de 1919*, Federico Rivanera Carlés, 1986

- *El movimiento obrero judio en la Argentina*, collectif, 1987

- *Anarquismo argentino (1876-1902)*, Gonzalo Zaragoza, 1990

- « Ethnicité et classe ouvrière : les travailleurs juifs à Buenos Aires (1900 - 1930) », Edgardo Bilsky dans *Le mouvement social*, numéro 159, 1992

- *Anarquistas de accion en Montevideo : 1927-1937*, Fernando O'Neil, Montevideo, 1993

- *Les anarchistes expropriateurs*, Osvaldo Bayer, Atelier de Création Libertaire, 1995

Le texte intégral est disponible en brochure sur le site Basse Intensité

- *La Patagonie rebelle*, Osvaldo Bayer, Atelier de Création Libertaire, 1996

- *L'anarchisme en Argentine de 1870 à 1910*, Marianne Equy, Marseille, 1998

- *Anarquistas. Cultura y politica libertaria en Buenos Aires (1890-1910)*, Juan Suriano, Buenos Aires, 2001

- *Diccionario de lunfardo y terminologia popular*, Hector

Romay, Bureau Editor, 2005

- « Los anarquistas en idish en el imaginario social de Buenos Aires, 1905-1910 », Leonardo Senkman dans *Buenos Aires Idish*, 2006

- « La participacion de los obreros de habla idish en los origenes del movimiento obrero argentino » dans *Buenos Aires Idish*, 2006

- *Fuga del penal de Punta Carretas – 18 marzo 1931*, 2007

- « What's a stereotype ? The case of jewish anarchists in Argentina », José C. Moya dans *Rethinking Jewish-Latin Americans* de Jeff Lesser et Raanan Rein, 2008

- *Juifs et anarchistes - Histoire d'une rencontre*, Amedeo Bertolo, 2008

- *Viva la social !: Anarchistes & anarcho-syndicalistes en Amérique latine (1860-1930)*, collectif, 2013

- « Aportes para la construccion de una poética del teatro anarquista de aficionados », Roberto Perinelli, non daté

- « El monologo: una convencion de la escena libertaria (Rio de la Plata, 1900) », Eva Golluscio de Montoya, non daté

- *La FORA. El anarquismo en el movimiento obrero argentino*, E. M. Gonzalez, non daté

## AUTOUR DE RADOWITZKY

- *Una vida por un ideal*, Augustin Souchy, 1956

- « Simon Radowitzky en el Uruguay », Luce Fabbri, 1956

- *Simon Radowitzky. Martir o asesino ?* Osvaldo Bayer, 1974

- *En Patagonie*, Bruce Chatwin, 1977

- *La figura de Simon Radowitzky la Semana Roja*, Marianne Equy, toulouse, 1995 [mémoire universitaire]
- Entretien avec Esperanza Auzeac à propos de Radowitzky, en castillan, 40 min, 2001 [audio]
- *Attention anarchiste ! Une vie pour la liberté*, Augustin Souchy, 2006
- « El anarquista y el coronel » dans *Marcados a fuego. La violencia en la historia argentina. De Yrigoyen a Peron (1890-1945)*, Marcelo Larraquy, 2009
- *La biografia del anarquista Simon Radowitzky. Del atentado a Falcon a la Guerra Civil Española*, Alejandro Marti, La Plata, 2010
- « Simon Radowitzky. Un mito anarquista » in *Sudesta* #05 de janvier 2012



nagan@riseup.net

---